

La Lettre **Sépharade**

Editorial

Notre numéro précédent était construit autour de la Méditerranée occidentale, examinant le peuplement juif de Livourne et les liaisons entre cette ville et Tunis d'une part, les relations entre les juifs d'Andalousie et ceux de l'Algérie et du Maroc d'autre part.

Cette livraison-ci est centrée, avec plusieurs articles, sur la Méditerranée orientale, scrutant les relations en Grèce entre orthodoxes et juifs sur un siècle et demi, éclairant aussi deux épisodes particuliers des années 1942/1944 toujours en Grèce.

Trois articles rendant compte de divers colloques et livres étudient les massacres de

1391 ainsi que les motifs et conséquences de l'expulsion d'Espagne un siècle plus tard.

S'agissant d'un numéro de rentrée, il traite aussi de l'enseignement de notre culture et de notre langue durant l'année 96/97, et complète cette information par une bibliographie qui sera certainement utile à nos lecteurs en quête de repères.

Les autres articles apportent quelques échos du monde sépharade passé et présent ainsi qu'une substantielle rubrique *Lingua muestra*.

Est-il utile d'ajouter que toutes remarques, critiques et suggestions seront accueillies avec intérêt et reconnaissance ? □

la Rédaction

Enseignement

Rappelons les programmes d'enseignement de l'**Université Juive Européenne**, 52 rue des Vignes 75016, tel 42 24 41 41 qui peuvent intéresser nos lecteurs :

Nicole Abravanel, le **lundi** de 15h 30 à 17h : "Diaspora méditerranéenne 1497/1997", cours redonné à l'Institut Universitaire Rachi de Troyes 2 rue Bruneval, le mercredi de 15h à 18h.

Richard Ayoun, le **mardi**, de 18h 30 à 19h 30 "Histoire du judaïsme sépharade" (d'octobre à mars).

Alexandre Guetta, le **mardi** de 17h à 18h30 "Poésie espagnole, reflet de la société juive".

Marie-Christine Varol¹, le **mercredi** de 14h à 15h : "Langue et littérature judéo-espagnole".

De plus, **Haïm Vidal Sephiha** continuera bien entendu d'animer ses :

"Ateliers judéo-espagnols" au Centre Communautaire du 5 rue de Rochechouart Paris 9ème (métro Cadet) les **jeudi** 7, 14, et 28 nov., 12 déc., 9 et 23 janv., 20 et 27 févr., 6 et 27 mars, 3 avr., 15 et 29 mai, 5 et 26 juin.

Deux séances, selon les possibilités des auditeurs : l'une de 14h30 à 16h30, l'autre de 19h à 21h30.

"Cours de judéo-espagnol par les textes", au même Centre Communautaire le **lundi** de 17h à 18h 30 à partir du 6 janvier 1997,

et de diffuser *Muestra lingua* sur Radio J. (94.8 FM) le jeudi de 16h à 16h 30.

*

... et même en Floride on enseigne la *lingua muestra*, le **lundi** de 9h 30 à 11h. Demandez à *Ke Haber* ? le sympathique journal de la communauté de Miami !...² □

¹ Marie-Christine Varol dispensera aussi son cours de langue judéo-espagnole en trois niveaux à l'INALCO, 104 Quai de Clichy à 92110 Clichy, tél 42 70 70 40, mais nous ne connaissons pas encore les horaires au moment d'imprimer (L'an dernier il s'agissait du mercredi matin, de 8h30 à 13h).

SOMMAIRE	N° 19
Livres	
Bibliographie	2
Tourisme en Toscane	3
Méditerranée orientale	3
Espagne	6
Reuves	11
Itinéraires exemplaires	12
Points d'histoire	
Philadelphie	13
Un roi sépharade	14
Guerre 39-45	15
Muestra Lingua	16
Voix d'un monde perdu	17
Audio visuel	19

AGENDA

Notez que du 10 au 21 Septembre, tous les soirs à 20 h 30 sauf dimanche et lundi, Sandra Bessis et John Mc Lean vous réjouiront de leurs chants traditionnels sépharades.

Le spectacle "Paseando" sera donné au théâtre du Tourtour 20 rue Quincampoix 75004 Paris (tel. pour réservation 48 97 82 48)

Sandra à la voix, John aux diverses flûtes seront cette fois accompagnés par Alain Bouchaux aux percussions et Philippe Foulon à la viole de gambe.

Une belle soirée en perspective, qui coïncide avec la sortie du second CD de ces artistes que nous aimons bien :

"PASEANDO"
Chants traditionnels judéo-espagnols

ARD DOM 1440

ÉBAUCHE DE BIBLIOGRAPHIE SÉPHARADE

Michèle Bitton 1

Certains lecteurs nous ont fait part de leur désir de se procurer des ouvrages qui leur permettraient d'aborder ou d'approfondir l'histoire des Sépharades.

Pour répondre à leur demande, nous proposons dans un premier temps une courte liste d'ouvrages en langue française dans laquelle nous n'avons inclus que des publications récentes ou des titres plus anciens récemment réédités ou disponibles auprès des diverses associations sépharades dont nous fournissons aussi les adresses.

Des listes similaires rassemblant des ouvrages en d'autres langues : espagnol, anglais, hébreu etc. pourront être élaborées ultérieurement.

Après la mention de l'ouvrage, nous notons s'il y a lieu dans quel numéro de la "Lettre Sépharade" il a été commenté.

(Nous adoptons l'ordre alphabétique du premier auteur cité dans le titre.)

AYOUN Richard et SEPPIHA Haïm-Vidal
Séfarades d'hier et d'aujourd'hui : 70 portraits.
Paris, Edit. Liana Lévi 1992. 367 pages.

FRANCO Moïse
Essai sur l'Histoire des Israélites de l'Empire Ottoman depuis les origines jusqu'à nos jours.
1ère édition 1897. Réédition par le Centre d'Etudes Don Isaac Abravanel.
U.I.S.F 12 rue Puvis de Chavannes Paris 75017.
1981 puis 1985. 296 pages.

LEIBOVICI Sarah (direction de)
Mosaique de notre mémoire :
les Judéo-Espagnols du Maroc.
U.I.S.F comme ci-dessus. 1982.

LEROY Béatrice
L'aventure séfarade, de la péninsule ibérique à la diaspora.
Paris. Champs/Flammarion (poche) 1991.
222 pages.

LEVI Joseph, COHEN Yolande
Itinéraires sépharades.
Paris. Jacques Grancher 1992. 196 pages.
(voir la LS n°18)

MÉCHOULAN Henry (direction de)
Les Juifs d'Espagne, histoire d'une diaspora.
Paris. Liana Lévi 1992. 722 pages.

MOLHO Michael (direction de)
In Memoriam. Hommage aux victimes juives des nazis en Grèce.
Thessaloniki 1948 puis 1988, édition augmentée par Jos. NEHAMA. 468 pages.
Communauté Israélite, 24 odos Tsimiski, B.P. 10098 Gr 546 24 Thessaloniki
FAX 31 229 063

NEHAMA Joseph
Dictionnaire du judéo-espagnol.
Madrid 1977, en cours de réédition (nous consulter)

NEHAMA Joseph
Histoire des Israélites de Salonique.
7 volumes.
Communauté Israélite de Thessaloniki, voir plus haut. 1935, réédition 1978. 1845 pages

RENARD Raymond
Sepharad. Le monde et la langue judéo-espagnole des Sefardim.
Mons (Belgique) Annales Universitaires 1966. 245 pages.
Quelques exemplaires disponibles chez nos confrères "Los Muestros"
25 rue Dodonée B 1180 Bruxelles.
FAX 32 23 47 46 88

ROTH Cecil
Histoire des Marranes.
Paris. Liana Lévi 1990. 341 pages.

SEPPIHA Haïm-Vidal
L'agonie des judéo-espagnols.
Paris. Ed. Entente 1977. 132 pages.
Vidas Largas 37 rue Esquirol 75013 Paris

TOLEDANO Joseph
Les Sépharades.
Turnhout (Belgique) Edit. Brépols.
Bureau parisien au tél. (1) 44 41 20 00.
1992. 200 pages. (voir la LS n° 16)

YERUSHALMI Yosef Haïm
De la cour d'Espagne au ghetto italien.
Paris. Ed. Fayard 1987. 663 pages.

(Il est bon de noter que ces ouvrages sont généralement consultables à la bibliothèque de l'Alliance Israélite Universelle 45 rue La Bruyère à Paris 9ème, ouverte du lundi au jeudi, les après-midi seulement.) □

**Ken muntcho (f)avla
muntcho yerra**

¹ Responsable de la bibliothèque de la Section des Etudes Juives à la fac. d'Aix en Provence, 29 avenue Robert Schuman.

Livres

TOSCANA, ITINERARI EBRAICI I LUOGHI, LA STORIA, L'ARTE

Dora Liscia Bemporad et
Annamarcella Tedeschi-Falco ¹

Nous n'avions pas reçu en temps utile pour insérer dans notre numéro précédent consacré à Livourne Pise et la Toscane, la recension de ce livre qui sera utile à tous nos lecteurs en villégiature dans cette région.

De même nous aurons à revenir sur un ouvrage à paraître bientôt sur la synagogue de Pise dont il est aussi question dans le numéro précédent, citée comme la plus ancienne de la région.

Publié en mai 1995 par l'éditeur Marsilio de Venise, avec la collaboration de la région Toscane et de la Fondation Primo Levi, ce beau petit livre fait suite à une série de quatre guides du même type, concernant l'Emilie-Romagne, La Lombardie et le Piémont, édités entre 1992 et 1994.

Ce petit dernier est signé Annamarcella Tedeschi-Falco et Dora Liscia-Bemporad (Présidente de la Communauté Juive de Florence). Les auteurs ont cherché (et trouvé) le moyen le plus attrayant de tracer le parcours juif en Toscane, réunissant en un volume facile à consulter et à transporter tous les éléments connus ou moins connus faisant partie d'une culture dont l'importance dans cette région d'Italie a été considérable.

Considérable par le nombre de juifs que connut depuis le VI^{ème} siècle la Toscane des villes indépendantes, et considérable par l'importance numérique et qualitative des juifs du Grand Duché depuis sa création par le premier des Médicis (1430). La Toscane des Lorraine fut également clémente aux juifs dont la société bien implantée dans la région résista en nombre jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale.

Le guide s'ouvre sur trois cartes géographiques de la Toscane du Nord au Sud, comportant le tracé des itinéraires à suivre pour visiter les lieux les plus importants de la culture juive dans la région et suivies de la description par ordre alphabétique de tous ces lieux. Le tout est orné d'une profusion de photos en couleurs et de reproductions de documents et d'objets de tous types. Le guide se termine par une excellente bibliographie sur l'argument, un glossaire des mots hébreux cités et l'indice des lieux. Il s'agit donc d'un vrai guide touristique, mais aussi d'un beau petit livre d'art à utiliser comme compagnon de voyage. □

Jean-Michel Carasso

Méditerranée Orientale

JUIFS ET CHRÉTIENS DE LA GRÈCE MODERNE

HISTOIRE DES RELATIONS
INTERCOMMUNAUTAIRES DE 1821 À 1945

Bernard Pierron ²

Ce livre est le résumé d'une thèse de doctorat qui comprend près de mille pages. Bernard Pierron est bien connu des lecteurs de la "Lettre Sépharade" car il y a raconté - entre autres - l'histoire du cimetière de Salonique et sa destruction, dans les numéros 14 et 15. Il commente aussi fréquemment pour elle des livres édités dans l'une des nombreuses langues qu'il pratique couramment. C'est le cas dans ce numéro-ci.

L'ouvrage s'articule autour de trois grandes périodes : du début de la guerre d'indépendance (1821) aux deux guerres balkaniques (1912-1913) qui aboutissent à l'annexion de la Macédoine et de Salonique. Puis de 1913 à la dictature de Métaxas (1936). Enfin la guerre, l'occupation allemande et l'extermination des Juifs par les nazis (1943-1944).

D'emblée, dès 1821, se pose la question de la situation des Juifs dans une Grèce indépendante. Car ils sont placés "entre l'enclume et la marteau". On leur demande "d'embrasser la cause hellène" alors qu'ils sont tout naturellement portés à rester fidèles aux Ottomans, leurs protecteurs de longue date. Chassés d'Espagne à la fin du XV^{ème} siècle, persécutés partout, ils avaient trouvé dans l'Empire ottoman hospitalité et tolérance religieuse. Etant donné le poids du passé, ils ne subissent pas sans appréhension une hellénisation dont ils ne savent pas ce qu'elle leur réserve.

A ce problème politique tout à fait particulier s'ajoute l'antisémitisme traditionnel qui oppose dans toute l'Europe les chrétiens aux juifs. Antisémitisme économique des commerçants et des artisans, et antisémitisme religieux. Celui-ci n'est nullement le fait du haut clergé orthodoxe, mais du peuple des fidèles, et aussi des papes qui sont restés dans l'ensemble assez obscurantistes. La croyance moyenâgeuse aux meurtres rituels survit encore parfois, et elle est à l'origine du pogrome qui affecta Corfou en 1891.

D'une façon générale, on peut opposer au peuple - ou du moins à la "populace" dont parle Pierron comme pour innocenter le peuple grec - les élites sociales et politiques occidentalisées qui sont imprégnées des principes de 1789 et qui très vite reconnaissent à la minorité israéliite la

¹ Marsilio, Editore in Venezia, à commander, dans la version italienne ou la version anglaise, à la Comunità Ebraica di Firenze, Via Farini 4 IT 50121 Firenze.

² Paris, l'Harmattan et tous libraires, 1996, 270 pages.

Sera analysé dans le numéro suivant l'important livre (en espagnol) de Harm den Boer, intitulé : "La literatura sefardí de Amsterdam".

liberté de conscience et de culte, la liberté d'enseignement et les mêmes droits civils et civiques qu'aux autres citoyens.

La seconde période (1913-1936) est beaucoup plus mouvementée, et c'est pourquoi l'auteur y consacre la plus grande partie de son livre, environ les trois cinquièmes. Elle commence par la conquête et l'annexion de Salonique. C'est un événement car dans cette ville de 150 000 habitants les Juifs représentent à eux seuls près de la moitié de la population. Ils parlent le judéo-espagnol et grâce notamment aux écoles de l'Alliance Israélite Universelle, un certain nombre d'entre eux parlent français. Ils accueillent l'armée grecque avec beaucoup de réserve, pour une raison que l'on a déjà dite, et aussi parce que le "dépeçage" de la partie européenne de l'Empire ottoman prive le port de son *hinterland* et menace donc l'hégémonie commerciale qu'il exerçait sur les Balkans.

Un mouvement d'émigration s'amorce presque aussitôt, vers la France "terre d'accueil" qui bénéficie d'un grand prestige et, sous l'influence des sionistes, vers la "Terre Promise", la Palestine, qui d'ailleurs est alors entre les mains des Turcs. Mais la montée de l'antisémitisme est surtout liée à l'arrivée massive des Grecs d'Asie Mineure. Après l'écrasement de l'armée grecque par l'armée turque de Mustapha Kemal, le traité de Lausanne (1923) avait prescrit l'échange de populations. Plus d'un million de réfugiés affluent, et 100 000 d'entre eux se fixent à Salonique. Démunis, misérables, ils sont d'autant plus mal logés que la reconstruction de la partie de la ville qui a brûlé en 1917 est sans cesse ajournée. Il est facile aux démagogues d'extrême droite de leur faire croire que tous leurs malheurs viennent des Juifs, et à certains gouvernements grecs d'exploiter cette situation nouvelle pour renforcer l'hellénisation des provinces du Nord récemment annexées.

Le repos dominical est imposé à tous et l'on institue pour les citoyens israéliens un collège électoral séparé. Naturellement, la crise économique des années 30 aggrave les choses, et c'est dans un climat social détestable que se produit le pogrome de Campbell, un quartier juif de Salonique (1931) : voies de fait, magasins sacqués, maisons incendiées....

La troisième période va de la dictature de Métaxas (1936) à la libération de la Grèce (1944). Elle commence - pour ce qui concerne notre champ d'étude - par un changement tout à fait paradoxal. Alors que les Libéraux, avec leur *leader* E. Vénizelos, malgré tous leurs grands principes avaient pris des positions politiques si ambiguës que l'on pourrait presque les taxer d'antisémitisme, le général Métaxas, nationaliste, admirateur de Mussolini, ouvertement fasciste et violemment anti-communiste, n'est ni raciste ni xénophobe et il va même jusqu'à dissoudre les ligues antisémites !

Soudain, en avril 1941, l'armée allemande venant au secours de l'armée italienne, envahit la Grèce dont l'armée capitule rapidement. C'est l'occupation nazie. En 1942, à l'initiative

d'ailleurs de la municipalité "collaborationniste" de Salonique, la nécropole juive est détruite¹ 1943 est pour la ville l'année de la tragédie : la déportation à Auschwitz du 15 mars au 7 août et l'extermination. Des 45 000 déportés, seuls une poignée survivent. "Quatre siècles d'implantation juive sont effacés en cinq mois".

Dans le reste du pays, les situations ont été très variables, mais à Athènes la moitié des Juifs ont pu échapper aux nazis. Tous avaient bénéficié *de facto* de l'occupation italienne jusqu'en septembre 1943, et quand les Allemands sont arrivés, les Juifs savaient plus ou moins, mais ils avaient connaissance de ce qui s'était passé à Salonique. Et comme ils étaient relativement peu nombreux, beaucoup d'entre eux ont pu se cacher, avec l'aide il faut le dire, du métropolitain d'Athènes, Mgr Damaskinos, du clergé, de *l'intelligentsia*, de la Résistance, et même de la police.

L'ouvrage est très soigné et très complet, avec une carte historique des agrandissements successifs de la Grèce, deux plans de Salonique avant et après l'incendie de 1917, une chronologie des principaux événements, un tableau des communautés juives avant et après la Shoah, un index onomastique et des indications bibliographiques.

Certes, on pourrait chicaner sur certains détails. L'analyse des projets de reconstruction de Salonique est peut-être un peu longue, et l'on se perd parfois dans le dédale des crises qui perturbent gravement, à un rythme accéléré, la vie des Grecs entre 1912 et 1936 : ce ne sont que guerres, coups d'état, changements de régime, élections à répétition, sans oublier les palinodies des généraux et des politiciens...

Mais au total il s'agit d'un livre rigoureux, exhaustif et très sûr, remarquable aussi par son honnêteté, son sens des nuances. Bernard Pierron établit nettement la distinction entre l'Eglise orthodoxe, du moins son haut clergé, et ses fidèles les plus rétrogrades, comme entre le peuple grec et la "population".

Bref un livre, le livre de référence, "incontournable" comme l'on dit aujourd'hui. □

Jean-Marie Allaire

POINT D'HISTOIRE : SALONIQUE

Puisque le livre précédent survole l'histoire de la Grèce sur un peu plus d'un siècle et se clôt sur la Shoah, rappelons ici un épisode des persécutions infligées aux juifs de Salonique en 1942. **Bernard Pierron** l'évoque d'ailleurs brièvement en page 220 de son livre (dans lequel on trouve aussi une description minutieuse des persécutions, des préparatifs et de la déportation elle-même des Juifs de chaque région de Grèce). Cet épisode a été décrit maintes fois mais les plus jeunes de nos lecteurs n'en ont pas connaissance². Et le "Bulletin de la seconde génération des Grecs survivants des camps de la mort",

¹ Voir à ce sujet l'article détaillé de Bernard Pierron dans les LS 14 et 15.

² Nous avons publié dans la LS 10 un poème de la poétesse *sabra* israélienne Margalit Matitiah, extrait du recueil *Kurtijo kemado* et intitulé justement *La Plasa de la libertad*, qui évoque ces scènes dramatiques.

édité en Israël et que nous évoquions brièvement en page 17 de notre numéro précédent nous offre l'occasion d'y revenir.

Notre ami **Zvi Michaéli**, qui était présent ce jour là de juillet 1943 dans la scène décrite, a bien voulu nous traduire de l'hébreu ce texte d'**Elie Hassid** paru dans ledit bulletin.

“Un jeune homme portant un costume blanc était étendu près de moi, le visage en sang”.

Extrait du journal de jeunesse d'un enfant de Salonique pendant l'occupation.

CHAPITRE 15

Le samedi 11 juillet 1942, les autorités allemandes convoquèrent tous les Juifs âgés de 16 à 45 ans, leur ordonnant de se présenter à 8 heures du matin Place de la Liberté pour un recensement. Qui oserait ne pas se présenter ?

Je suis arrivé à l'heure indiquée avec mes coreligionnaires et on nous aligna par rangées de six en face de l'immeuble de la Banque Union. Nous attendions tous avec impatience la fin de l'enregistrement pour retourner chez nous.

Une foule de badauds et de curieux s'était amassée tout autour de nous et aux balcons des immeubles environnants.

Il est déjà 9 heures. Il commence à faire chaud mais le recensement n'est pas encore commencé. Les retardataires sont engueulés par les soldats allemands qui les obligent à faire des mouvements de gymnastique humiliants. Ceux qui n'y parviennent pas avec célérité sont roués de coups. Des personnes d'un certain âge s'évanouissent.

Les soldats sont armés de bâtons et frappent sans pitié à tort et à travers. On nous oblige à nous retourner face au soleil ardent. Nous avons soif et nous tremblons dès qu'un soldat appelle l'un d'entre nous.

Parmi ceux qui ont été déjà battus et qui gisent par terre à moitié évanouis, je remarque un jeune homme vêtu d'un costume blanc qui saignait du nez et gémissait et nous, tous les autres nous faisons de notre mieux pour nous cacher derrière nos voisins, respirant avec peine afin de passer inaperçus. Notre bouche est amère et notre langue collée au palais.

A un moment donné, un officier SS avec une balafre sur le visage, terrible à voir, s'approche. Il se jette sur un homme petit de taille et chauve, le frappe d'abord avec son bâton sur la tête et tout le corps, le pousse à terre et un autre SS le piétine avec ses bottes. Une jeune soldate allemande s'approche pour photographier la scène. Si des hommes appartenant à un pays civilisé se comportent de cette façon, les cannibales qui mangent de la chair humaine ont à mes yeux plus de morale et plus de dignité. Ces soldats sont peut-être sains de corps mais la haine qui

les anime les rend fous et leur ôte tout sentiment humain. Voilà les représentants de la “race supérieure” d'Hitler.

L'officier allemand cherche une autre victime et se dirige de mon côté. Ma respiration s'arrête lorsqu'il pointe son doigt dans ma direction en criant : “lève toi !” Mais non, ça n'était pas moi qu'il cherchait, mais un grand gaillard bien musclé, derrière moi, aussi vêtu d'un costume blanc. D'abord de la gymnastique puis des coups mais la victime reçoit ces coups sans broncher malgré le sang qui lui coule sur le visage.

“Juif capitaliste” “Juif communiste” vocifère l'officier tout en redoublant ses coups de bâton. La matraque se casse. Il en prend une autre et continue à taper. “Mon Dieu” ! j'implore en moi-même, “pourquoi permets-tu à ces brutes de taper impunément ?”

Ce ne sont pas des hommes mais des machines métalliques !

La Place de la Liberté est devenue un camp de tortures. Deux heures après nous entendons le haut-parleur qui clame : “Dispersez-vous et revenez à cette même place lundi à la même heure”. Nous ne nous le faisons pas dire deux fois et nous dispersons de tous les côtés. Je me dirige vers la maison de Jacob (un ami) qui habite dans le voisinage. Je réclame un verre d'eau et éclate en sanglots dès la première question. C'était ma réaction aux humiliations et aux coups. Je devais pleurer pour ne pas exploser. “Il est préférable qu'ils nous massacrent plutôt qu'ils nous humilient de cette façon” déclaré-je...

(Zvi Michaéli qui se trouvait d'un autre côté de la place n'a pas assisté précisément aux mêmes scènes mais se souvient très bien de la terreur.)

Elie Hassid et **Zvi Michaéli** vivent en Israël et sont toujours là pour témoigner... Zvi, qui fut déporté à Auschwitz lui, a raconté avec beaucoup d'émotion comment il doit sa survie là-bas à la bonté, à l'humanité du **docteur Simon Lubicz** dont il ne savait plus rien depuis, et qu'il a pu venir remercier à Paris le 16 septembre 1995. (voir LS 13 et les suivantes). □

POINT D'HISTOIRE : ATHÈNES

Il nous apparaît important, venant d'évoquer juillet 1942 à Salonique, d'examiner ce qui se passa plus tard à Athènes en septembre 1943 lorsque les Allemands envahirent la zone (après la capitulation des Italiens)

Nous empruntons le bon résumé de la situation au livre de Bernard Pierron (pages 239 et 240) dont il est question plus haut, et le complétons par le récit inédit de l'un des témoins, répondant ainsi à la question d'un lecteur désireux d'être éclairé sur ce point particulier.

“Dès septembre 1943, alors que la question des Juifs de Macédoine avait été irrémédiablement réglée par les Allemands, l'assistant d'Eichman, Wisliceny, arriva à Athènes pour y

Elie Hassid naquit à Salonique, mais pendant l'occupation allemande il réussit à s'évader de nuit en direction d'Athènes où il vécut pendant les années de la répression, mais sa famille resta à Salonique et fut déportée.

Après la libération il écrivit ses souvenirs de jeunesse en langue grecque, un journal dans lequel il relate sa vie de jeune garçon à Salonique et à Athènes. Ce document, rédigé en un style original, comporte aussi des poèmes en grec, judéo-espagnol et anglais écrits par l'auteur lui-même. Nous publions ci-contre quelques extraits de ce journal.

Voulez-vous aider à la constitution d'un musée juif à Salonique ? Le travail est en cours.

Essayez de réunir ce qui, dans votre environnement, est typique du judaïsme salonicien et proposez le ! (vêtements, gravures, objets usuels typiques, photos et autres...)

Merci d'avance !

Communiquez avec
M. Andréas Seftha,
Président de la
Communauté Israélite
24 odos Tsimiski,
Boite postale 10098,
GR 546 24 Thessaloniki

organiser la déportation et l'extermination des israélites avec, espérait-il, la même facilité qu'à Salonique. (...)

Le président de la communauté athénienne était rabbi Elijah Barzilai. Le SS Wisliceny, espérant sans doute avoir affaire à une personnalité aussi docile que le grand-rabbin de Salonique, le Dr Koretz qu'il avait fini par expédier dans un dernier convoi à Bergen-Belsen, somma le grand-rabbin E. Barzilai de coopérer, pour son bien et celui de la communauté, avec les autorités d'occupation et de lui livrer ses coreligionnaires pour ainsi dire pieds et poings liés, en fournissant les archives israélites à la gestapo. Mais le grand-rabbin, sans doute assez prévenu par la multitude des témoignages en provenance de Salonique, et doté d'une personnalité plus affirmée que celle de Zvi Koretz, fit prévenir ses administrés, brûla les archives et se réfugia avec sa famille dans un village sous la protection de la résistance. Nombre d'israélites suivirent d'ailleurs son exemple. Les Allemands organisèrent alors un conseil israélite pour administrer ceux qui n'avaient pas disparu, sur le modèle de celui de Salonique et leur ordonnèrent, par un communiqué daté du 3 octobre 1943 et signé du général Jurgen Strop de se faire enregistrer à la synagogue. Plusieurs centaines de familles, présentant alors l'imminence du danger qui les guettait et bénéficiant de l'aide de la population orthodoxe et des autorités policières et religieuses réussirent à se cacher, et même à quitter la capitale pour l'Asie Mineure. Les irréductibles, ceux qui, pour des raisons difficilement compréhensibles préférèrent se soumettre aux nazis furent arrêtés le 24 mars 1944 à la synagogue d'Athènes où les Allemands avaient annoncé une distribution de farine pour la Pâque. 800 personnes furent ainsi envoyées dans le camp de regroupement de Haïdari dans la banlieue de la capitale. Le 2 avril, avec près d'un millier de coreligionnaires que les nazis avaient réussi à arrêter par la suite à Athènes, ils furent envoyés à Auschwitz."

(Pierron continue en expliquant le pourquoi de cette différence entre Salonique et Athènes.)

Nous sommes en mesure d'apporter ci-dessous le témoignage de première main, inédit, du **Dr Emmanuel Arouh**, rédigé le 28 juin 1996. Ce témoignage lui a été demandé pour la LS par notre ami **Freddy Abravanel** qui en a assuré la traduction.

Les nuages de la guerre continuent à s'amonceler sur la Grèce occupée. La population juive d'Athènes avec, parmi eux certains de leurs coreligionnaires qui s'y étaient réfugiés en s'échappant d'autres villes, est anxieuse et profondément traumatisée par les événements qui venaient de se dérouler à Salonique.

De jeunes juifs d'Athènes, enrôlés dans les rangs de la résistance décident lors d'une réunion - clandestine cela s'entend - que le grand

rabbin Elie Barzilai devrait s'échapper, compte tenu du fait qu'il était sommé de se présenter chaque jour à la *Kommandantur*.

Après décision prise par le Comité Central de l'EAM (*Ethniko Apelefterotiko Metopo* = Front National de Libération) deux de ses membres rendirent visite au grand-rabbin Elie Barzilai à son bureau de la Communauté Juive d'Athènes. Nous apprîmes par la suite le dialogue tenu au cours de cette rencontre, soit :

E.A.M. - Nos respects, Eminence, que faites-vous actuellement ?

G.R. - Que voulez-vous que je fasse ?

On me demande la liste des juifs d'Athènes.

E.A.M. - Allez-vous remettre cette liste ?

G.R. - Que puis-je faire ?

E.A.M. - Vous devez vous échapper.

G.R. - Où ? Comment ?

E.A.M. - Vous viendrez avec nous.

G.R. - Et qui êtes-vous ?

E.A.M. - Nous représentons l'E.A.M.

La suite fut ainsi : le grand-rabbin accepta la proposition de l'E.A.M.. Le jour même il est logé, avec sa femme et sa fille dans un appartement situé au Kolonaki dans le centre d'Athènes.

Le lendemain, dans la banlieue de la ville, le grand rabbin et sa famille rencontrèrent un groupe de maquisards, lesquels se chargèrent du reste : de village en village, les liaisons du maquis les prirent successivement en charge, et ils arrivèrent finalement en zone contrôlée par la Résistance Grecque.

Le jour de la Libération trouva le grand-rabbin et sa famille à Karpenissi¹ d'où il rentra, enfin libre, à Athènes. □

Espagne

LOS JUDÍOS DE CASTILLA EN TIEMPO DE ENRIQUE III. EL POGROM DE 1391²

(en espagnol) Emilio Mitre Fernandez

Les historiens espagnols discutent toujours la question de savoir s'ils doivent envisager leur pays au Moyen-Âge comme déjà homogène dans le catholicisme avec une insignifiante incidence juive et musulmane, ou tout au contraire comme celui d'une cohabitation de trois entités co-existantes et/ou conflictuelles selon les époques.

Cette polémique peut apparaître comme paradoxale tant les publications sont nombreuses en Espagne et partout dans le monde sur la question, prouvant par leur quantité même, par le nombre de colloques et réunions sur le sujet (autour de l'axe 1492/1992) que

¹ Bourgade située dans une région montagneuse à 80 km à vol d'oiseau au Nord-Ouest de Delphes".

² Université de Valladolid 1994, 147 pages.

l'affaire - occultée du temps du franquisme - est consistante. Et par là même, que la présence de musulmans et juifs sur tout le territoire de la péninsule - mais plus longtemps au sud - a marqué leur pays.

Arrêtons-nous quelques instants sur cette question.

Le franquisme a duré longtemps en Espagne... et pendant cette période, l'enseignement de l'Histoire en la matière qui nous concerne ici, était officiellement : "l'Espagne, toujours et maintenant, catholique et une". D'où il découle que les musulmans et les juifs dans le passé espagnol étaient occultés, de même d'ailleurs que les langues basque et catalane dont l'usage était réprimé !

Espagne paradoxale tout de même, puisqu'au tout début des années 40, le gouvernement de Franco agréa la formation d'un Institut Arias Montano dont le propos est l'étude des langues bibliques, dont le judéo-espagnol...

Il n'est donc pas surprenant que les chercheurs et universitaires publiant ces années-ci, ayant été formés eux-mêmes dans cette vérité "d'Espagne homogène" se posent maintenant en toute liberté des questions pertinentes et y répondent chacun avec sa sensibilité propre.

L'auteur commence son exposé par une description chronologique de la vague de massacres ayant commencé le 6 juin 1391 à Séville sous la bannière de Ferran Martinez et s'étendant vers Cordoue, Tolède et le nord en s'affaiblissant toutefois. Les meneurs sont souvent castillans, les juifs sont les victimes bien entendu, mais pas seulement eux : les maures aussi dans de nombreux cas.

Il observe que l'aristocratie espagnole - Henri III de Castille entre autres - s'efforça de freiner le mouvement et que la fermeté de la répression contre les émeutiers fut souvent dissuasive (mais Ferran Martinez lui-même ne fut ultérieurement condamné qu'à quelques mois de prison).

En bien des lieux, cette vague anti-judaïque prit aussi la forme d'un mouvement contre les grands, les puissants, dont les juifs étaient parfois les collecteurs d'impôts ou les médecins et conseillers des princes.

Emilio Mitre Fernandez évoque ensuite le nombre des victimes, très difficile à établir : on s'accorde plus ou moins sur les valeurs suivantes : 4 000 morts à Séville, 50 000 sur toute l'Espagne, autant de convertis durant le siècle 1391/1492 et autant de restants ou émigrants. Comme le titre de son livre l'indique, il étudie essentiellement la Castille, et ses extrapolations chiffrées pour le reste de l'Espagne sont plus floues car moins documentées.

Le nombre de convertis est donc considérable, bien qu'Henri III s'oppose fermement aux conversions forcées : il l'écrit à ses gouverneurs et l'on connaît les documents. Parallèlement il ordonne sans cesse que les nouveaux chrétiens doivent jouir des mêmes droits que leurs concitoyens, ce qui prouve bien la difficulté à l'obtenir !

C'est un choc pour le judaïsme espagnol et certaines *aljamas* disparaissent entièrement, telle Ciudad Real par exemple.

La vie des nouveaux chrétiens ou des restés juifs se poursuit, semblable à elle-même : les artisans et petites gens continuent leur existence modeste, les conseillers, médecins et financiers aussi. Les relations entre ces grands et les nobles ou ecclésiastiques de haut rang ne semblent pas affectées. L'auteur cite les noms de convertis - ou non - poursuivant leurs activités auprès de ces grands.

Mais la vague des conversions se poursuit sans cesse au début du siècle suivant, Vicente Ferrer ayant pris en 1412 le relais de Ferran Martinez comme attiseur de jalousies et de haines destructrices.

Le chapitre IV (*Antijudaísmo y alteridad religiosa*) est plein de finesse, de subtilité et d'interrogations honnêtes de l'auteur vis à vis de sa profession, de son propre travail et de la question suivante : l'historien recherche toujours un faisceau de causes permettant d'expliquer *a posteriori* un événement historique comme celui faisant l'objet de la présente étude. Mais n'est-il pas trop facile de "plaquer" ces raisons 500 ans après les faits ? Avec un humour très discret il cite d'ailleurs quatre historiens espagnols éclairant assez différemment les mêmes faits, dont un marxiste qui ne voit dans ces tueries qu'une sorte de "lutte des classes"...

Peut-on retrouver toutes les causes de ces événements ? N'y a-t-il pas une part d'imprévu, d'inexpliqué dans l'Histoire ?

Quoiqu'il en soit, l'anti-judaïsme religieux ambiant, lui, semble notoire, la méfiance des Trastamare envers toutes les populations du sud reconquis peu à peu - musulmans et juifs, mais y compris les chrétiens ayant vécu longtemps sous l'administration musulmane - est évidente, et il cite des textes.

Il est une dimension "croisade" dans cette reconquête et là se crée petit à petit le stéréotype de "l'Autre", et souvent chez le petit peuple, le juif, l'autre, représente le "fiscal".

Dans sa conclusion l'auteur se réfère à une sorte de chronologie de l'anti-judaïsme assez impressionnante dans laquelle les massacres de 1391 s'inscrivent.

On peut rappeler : pour mémoire : 1095, la première croisade avec de considérables massacres de juifs souvent occultés dans l'Histoire officielle, même en France.

1290, l'expulsion des juifs d'Angleterre.

1320/1326, les exactions des Pastoureaux dans le sud de la France, essentiellement contre des juifs. Des centaines de morts, dont on parle peu.

1348, la peste noire et la "vengeance" contre les juifs ici et là.

1380-1382, graves désordres en France.

1388, le Concile de Palencia en Espagne insiste beaucoup sur la nécessité de séparer les lieux de vie entre juifs et chrétiens, d'interdire les relations entre eux etc.

1389, assaut contre la grande juiverie de Prague.

1390, en Espagne, c'est le grand vide - politique, avec la mort de Juan Ier, et religieux -

mort de l'archevêque modérateur de Séville Pedro Gomez Barroso.

1391, les massacres de Séville s'étendant vers le nord, objets de ce livre.

1394, l'expulsion des juifs de France.

1405, nouvelles dispositions discriminatoires quant au vêtement prises à Cologne.

1412, les prêches anti-judaïques de Vicente Ferrer en Espagne.

Hélas, il y a là quelque continuité en effet, sans même poursuivre jusqu'en 1492.

Sous une forme ramassée Emilio Mitre Fernandez nous offre un ouvrage de grande densité et un exemple de rigueur intellectuelle et historique. □

Jean Carasso

Du 2 au 4 juillet 1995 s'est déroulé à Londres le IX^e Congrès des Etudes Judéo-Espagnoles organisé par le Département d'Etudes Hispaniques du Queen Mary and Westfield College. Les actes de cette manifestation viennent d'être publiés par l'Ambassade d'Espagne à Londres dans le numéro 6 du mois d'avril de sa luxueuse revue : *Donaire* (en espagnol).

CONGRÈS D'ÉTUDES JUDÉO-ESPAGNOLES À LONDRES

L'éditorial qui souligne l'importance du métissage dans la culture espagnole et qui reconnaît l'influence de l'islam et du judaïsme sur cette culture, souligne aussi combien l'Espagne contemporaine prend conscience, enfin, que le peuple judéo-espagnol a fait preuve tout au long de son histoire d'une incroyable fidélité vis-à-vis de cette patrie qui l'avait rejeté en 1492. On peut en effet se demander si l'exemple de ces juifs qui restèrent hispanophones, une nouvelle fois dispersés parmi des nations si différentes de celle dans laquelle avaient évolué leurs pères jusqu'au quinzième siècle, n'est pas unique dans l'histoire du monde.

Les études qui composent la première section de la publication confirment cet attachement à une langue que les juifs originaires d'Espagne conservèrent bien vivante. C'est le cas par exemple d'un article de **Ralph Penny**¹ qui s'interroge sur l'existence d'un judéo-espagnol antérieur à l'expulsion de 1492 et qui après avoir répondu par la négative affirme que ce sont durant les décades suivant cette expulsion que se sont créées des *koinés* qui présentent de nombreuses innovations linguistiques. Dans son exposé "Ballades judéo-espagnoles et pan-hispaniques : quelques découvertes récentes" **Samuel G. Armistead**², de l'Université de Californie et spécialiste de l'Espagne médiévale, nous apprend, si nous ne le savions déjà, qu'il a entrepris depuis trente huit ans de compiler les œuvres de la littérature orale traditionnelle des Judéo-Espagnols. Ce travail concrétisé par la rédaction de sept volumes sur un ensemble prévu de vingt volumes, confirme qu'à la base de cette littérature populaire se trouve un tronc commun hispanique médiéval, mais surtout qu'il s'agit là d'une littérature essentiellement vivante qui a évolué selon les époques et en fonction du milieu dans lequel évoluaient les Juifs qui l'ont produite. Cette évolution et cette adaptation continues, preuves de la vitalité de la produc-

tion poétique des Sépharades sont, comme l'affirme S.G. Armistead, les qualités qui lui ont permis de traverser les âges, d'assimiler les influences, qu'elles soient turques, grecques, slaves, maghrébines, albanaises, et de parvenir dans toute sa jeunesse et sa fraîcheur sur les lèvres des interprètes contemporains. L'intervention de S. G. Armistead, entre autres, au Congrès de Londres, nous rappelle aussi, s'il en était besoin, que dans les universités américaines la recherche sur la civilisation sépharade est très active et féconde et reflète bien l'importance des communautés juives de l'autre côté de l'Atlantique.

Dans ce même domaine de la littérature orale, l'intervention de **Hilary Pomeroy**³ "Une nouvelle collection de Ballades sépharades de Tanger" est intéressante à double titre. D'abord parce qu'elle nous décrit la genèse d'une découverte, celle d'un manuscrit, et ensuite parce qu'elle atteste de la présence de la culture judéo-espagnole en Afrique du Nord, région où l'on sait que prédomine le judéo-arabe⁴. H. Pomeroy nous apprend comment le petit fils d'une Juive de Tanger, Mozy Cohen, lui soumit un cahier sur lequel sa grand-mère "*Mama Alia, madre de Abraham, padre de Mozy*" avait recopié nombre de ballades traditionnelles qu'elle chantait elle-même. Tout d'abord méfiante quant à l'intérêt d'un tel manuscrit, H. Pomeroy comprit rapidement qu'il s'agissait là d'un véritable trésor présentant des œuvres écrites dans une langue "archaïque", c'est à dire qui n'a pas encore été "contaminée" par l'espagnol moderne, contamination survenue après la prise de Tétouan par les Espagnols en 1860. Outre des ballades déjà connues, figurent dans le petit cahier d'Alia Isaac Cohen des compositions inédites. H. Pomeroy conclut que Mama Alia n'a sans doute pas été la seule femme du bassin méditerranéen à transcrire les œuvres qu'elle connaissait mais que malheureusement nombre de ces carnets qui sont de la plus haute importance pour la connaissance de la tradition orale, ont été perdus. Espérons toutefois que celui-ci sera publié et que notre chercheuse s'est montrée trop pessimiste quant à la possibilité que nous soient révélés d'autres manuscrits de cette valeur.

La question du judéo-espagnol dans une perspective linguistique est encore abordée dans trois articles : "Les principaux problèmes de la recherche et de l'enseignement du judéo-espagnol (ladino) Littérature et langue : un regard vers l'avenir" de **Shmuel Refael**⁵ - "Le sort des subjonctifs espagnols en -ra et -se en judéo-espagnol" de **Haïm Vidal Séphiha** et "Le Judéo-espagnol : passé, présent et perspectives pour son avenir" de **Moshe Shaul**⁶. L'article de H. V. Séphiha qui entre dans le cadre d'une riche bibliographie, traite d'une question essentiellement morphologique tout en nous rappelant le parcours de son auteur et la façon dont il a découvert la différence entre le *ladino* ou judéo-espagnol calque et le *djudezmo* ou *espanyolit*, différence qui ne semble pas toujours avoir été comprise. Quant à la première de ces trois études, par S. Refael, elle a le mérite de faire le point sur les productions littéraires en judéo-

¹ Ralph Penny - Queen Mary and Westfield College, London : *Judeo-Spanish varieties before and after the expulsion*.

² Samuel G. Armistead - University of California, Davis - *Judeo-Spanish and Pan-Spanish balladry : some recent discoveries*.

³ Hilary Pomeroy - Queen Mary and Westfield College, London - *A new Sephardic ballad collection from Tangier*.

⁴ Voir dans notre N° 18 de juin 96 : Haïm Zafrani "Juifs d'Andalousie et du Maghreb" et Robert Attal : "Regard sur les Juifs d'Algérie".

⁵ Shmuel Refael - Bar Ilan University, Israël - *The main problem in the research and teaching of judeo-spanish <ladino> literature and language, a glance at the future*.

⁶ Moshe Shaul, éditeur de Aki Yerushalayim "El djudeo-panyol, pasado, prezente i perspektivas para su futuro".

espagnol et sur les ouvrages d'enseignement de cette langue tels que le *Primeros Pasos en Judeo-Espanyol*¹ d'**Erella Gattegno** et **Shmuel Refael** et le *Nuevo Silaberyo Espanyol* publié à Istanbul en 1922 et réédité par H. V. Séphiha², sans cependant éviter une certaine confusion sur l'emploi du terme "ladino". **Moshe Shaul** qui publie *Aki Yerushalayim*, la seule revue entièrement rédigée en judéo-espagnol, dresse un tableau général de l'origine, de l'évolution de la langue, des espoirs et des craintes quant à son avenir et, après avoir affirmé la nécessité du développement de l'enseignement grâce aux multimédias³ : conclut sur une note optimiste en affirmant : "Si nous travaillons sérieusement à la réalisation de ces projets, avec l'aide et la collaboration des éléments actifs dans ce domaine et qui désirent contribuer par leur petite pierre à cette œuvre culturelle, je ne doute pas que d'ici quelques années nous pourrions avoir une excellente infrastructure pour l'étude du judéo-espagnol et la revitalisation de sa culture - malgré les prévisions pessimistes de ceux qui n'ont plus confiance dans l'avenir du judéo-espagnol."

D'ailleurs les rédacteurs de la revue *Donaire* ont choisi eux aussi de conclure leur travail sur une note optimiste en fournissant au lecteur des informations circonstanciées sur les publications et les émissions concernant directement le monde sépharade. Sont citées l'émission en judéo-espagnol de *Radio Eksterior de Espanya* créée voilà maintenant dix ans et celle de *Kol Israel* qui existe depuis 1948. L'association "Vidas Largas" dont les activités multiples et le rôle fondamental dans le mouvement de "revitalisation" du judéo-espagnol nous sont connus est également mentionnée par *Donaire*, ainsi que trois revues qui font partie de ces facteurs positifs sur lesquels repose l'avenir du judéo-espagnol, *Aki Yerushalayim*, *Los Muestrros* et la présente "Lettre Sépharade". □

Bernard Pierron

JUDÍOS, SEFARDITAS, CONVERSOS

LA EXPULSIÓN DE 1492 Y SUS CONSECUENCIAS⁴

Dès les premières lignes de son introduction Angel Alcalá nous éclaire, non sans courage⁵ : non, les plaies ouvertes par cette expulsion ne sont pas encore refermées; oui, les plus grands écrivains classiques espagnols de Cervantès à Unamuno se sont sentis de quelque manière concernés; oui, une sorte d'émotion fugace continue d'affecter bien des groupes nationaux et sociaux de par le monde sur le sujet; non, l'unité linguistique et politique de l'Espagne n'est toujours pas réalisée; oui, l'Inquisition a causé un tort considérable à l'Espagne en attaquant des maures convertis, des protestants, des déviants, des cryp-

to-juifs et tous ceux qui n'étaient pas dans la ligne officielle; oui, l'expulsion fut la marque de l'échec de l'Inquisition à éradiquer l'hétérodoxie et eut des conséquences considérables sur tout l'avenir du monde hispanique, en Europe comme en Amérique du Sud; oui, l'Espagne a connu une décadence culturelle et économique et elle se ressent encore actuellement de la difficulté de sortir du marasme qui l'affecta durant cinq siècles; non, aucune autorité espagnole, même celles dont la fonction est la promotion de la culture et son ministère à Madrid, n'a consenti à apporter la moindre aide pour la tenue de ce symposium et l'édition du présent livre.

(Puis Alcalá remercie au contraire tous ceux qui l'ont aidé.)

Du point de vue méthodologie, contrairement à d'autres colloques où les intervenants présentent des communications dans leur spécialité sans en référer au coordinateur, ici la tâche a été préalablement répartie de telle sorte que les contributions entrent dans un cadre voulu, pré-établi.

La finalité du colloque n'a pas été d'étudier comment l'expulsion a affecté les juifs fugitifs ni le judaïsme en général, mais comment l'expulsion a affecté l'Espagne, sans aucune intention apologétique de l'Espagne ni de quelconque défense du judaïsme et encore moins d'exposition d'une vision "religieusement correcte" des événements.

L'une des questions les plus irritantes a été traitée dans trois contributions⁶ : c'est celle du nombre de juifs affectés⁷ par l'Edit d'expulsion. Irritante car des milliers de pages ont déjà été écrites partout dans le monde sur la question et, si l'on cerne la vérité, c'est toujours avec des marges d'erreur de l'ordre de plusieurs dizaines de pour cent.

Cela s'explique par bien des motifs : le nombre de juifs installés dans chaque ville ou village en 1492 ne peut être connu par des sources juives, inexistantes ou détruites. Les massacres de 1391 ont conduit à une dispersion des juifs dans de petites bourgades alors qu'ils étaient précédemment essentiellement urbains. Il faut donc recourir aux registres généralement fiscaux, abondants d'ailleurs, mais dispersés dans nombre d'archives pas toutes dépouillées. Il n'y avait pas à l'époque une Espagne mais Aragon, Castille, Navarre etc. et les archives étaient évidemment décentralisées. Nombre d'entre elles sont encore remises dans des couvents et monastères et peu ou mal inventoriées.

Quand elles sont disponibles, elles traitent parfois de chefs de famille - ou feux - et il faut alors se mettre d'accord sur un coefficient multiplicateur pour induire le nombre d'individus; parfois de personnes, et cela n'est pas toujours spécifié.

Revenons à l'expression "affectés par l'Edit d'expulsion". En gros tous les juifs ne sont pas partis. Nombre - dans le nord et en Navarre particulièrement car l'expulsion, là, date de 1498 et, dans les six ans qui venaient de s'écouler, la Navarre avait accueilli des migrants d'autres provinces - se sont donc convertis, rejoignant dans un éventuel

¹ Editeur : Université Bar Ilan, Ramat Gan 52900 Isr.

² "Vidal Largas
37 rue Esquirol
75013 Paris.

³ Il est toujours possible de rêver à un *Djudezmo sin pena* chez Assimil... B.P.

⁴ Ámbito Ediciones S.A.
Héroes de Alacázar 10 à
E 47001 Valladolid.
Décembre 1995
654 pages, index.

⁵ Il est lui même né en Aragon, mais le fait qu'il vive aux USA lui offre un recul et une liberté que les Espagnols eux-mêmes ne peuvent pas encore afficher ni même ressentir; voir notre recension du livre *Los judios de Castilla en tiempo de Enrique III* en page 6.

⁶ Celles de **Fuencisla Garcia Casar**, de Salamance, pour la Castille; celle de **Miguel Angel Motis Dalader** de Saragosse pour l'Aragon; celle de **Miguel Angel Ladero Quesada** de la Complutense à Madrid pour l'Espagne entière.

⁷ Il apparaîtra plus loin pourquoi nous employons cette expression plutôt que celle "d'expulsés".

Nos lecteurs se souviennent des célébrations en 1992 - de plus ou moins mauvais goût d'ailleurs -

du cinquième centenaire de l'expulsion des Juifs d'Espagne.

Les mêmes circonstances avaient conduit de par le monde nombre d'universitaires à se réunir en séminaires, symposiums et autres colloques pour étudier divers aspects de cette immense question.

Et depuis lors, presque dans chaque numéro nous analysons, à mesure qu'ils nous parviennent les actes de ces colloques, c'est à dire le recueil des interventions. Pour des raisons généralement financières l'édition ne peut venir que longtemps après les réunions, plusieurs années après bien souvent.

Suite p. 10

Nous avons reçu ces temps derniers le recueil analysé ci-contre. Il s'agit d'un colloque de haut niveau tenu à New-York en novembre 1992, peut-être le plus important par son esprit et son ampleur. Le recueil est publié en espagnol sous la responsabilité d'Angel Alcalá - professeur de langue et de littérature espagnoles au Brooklyn College (Université de New-York) qui en fut le maître d'œuvre et a traduit les interventions présentées dans les autres langues.

crypto-judaïsme la quantité de coreligionnaires convertis au cours des années 1408-1416.

Avant le début des persécutions, on estime que la population juive d'Espagne atteignit 150 à 200 000 personnes vers 1275, sa période la plus faste. Après la peste de 1348 mais avec la reprise de la natalité, on peut estimer à 180/250 000 individus le nombre de juifs en fin du XIV^{ème} siècle, et le nombre de sortants en 1492, vers le Portugal : 80 000, vers la Navarre : une dizaine de mille ou par les ports : encore une centaine de mille, dont la moitié débarquèrent au plus près, c'est à dire au Maroc et une dizaine de milliers dans les Etats du Pape, Naples et Ferrare. Les conversions, Navarre comprise, durent dépasser largement la dizaine de mille¹. Nous parvenons ainsi à un chiffre de 200 000 personnes, vraisemblable, raisonnable, comme peuplement juif de l'Espagne en fin du XV^{ème} siècle.

Un autre sujet, peu connu, est abordé par **Haïm Beinart**², l'un des plus éminents spécialistes des questions traitées dans ce colloque. Il s'agit du retour du Portugal, très rapidement, de nombre d'enfuis dans la panique, ayant vendu leurs biens en général pour moins de la moitié de leur valeur.

Le 10 novembre 1492, c'est à dire un trimestre après le départ des derniers expulsés, un décret royal ouvre les frontières de l'Espagne aux expatriés, sous la seule réserve qu'ils se soient convertis au catholicisme entretemps, au Portugal même, voire en Espagne au retour en tels et tels lieux désignés. Et ce décret étudie dans le détail comment les rentrants sont en droit de récupérer leurs biens au prix où ils avaient dû les vendre, majoré de la valeur des améliorations éventuellement apportées auxdits biens par les acquéreurs. La couronne d'Espagne limite ce droit dans la durée à quatre ans, soit jusqu'à la fin de 1496, et veille à ce que les entrants soient traités à l'égal de n'importe lesquels des *viejos cristianos*. Inutile de dire que les tribunaux furent encombrés de litiges, et que les acheteurs de biens à l'encan ne devinrent pas instantanément les amis des *regresados*, les revenus ! Beinart étudie un certain nombre de cas particuliers, établissant le fait que des ex-juifs regagnèrent leurs anciens foyers dans 70 localités. Il se demande si l'un des éléments de réflexion des souverains n'est pas le constat de la disparition, avec l'expulsion, des médecins de tout le territoire³. De même les gouverneurs des provinces et autres représentants de la couronne ne tardèrent pas à remarquer la désorganisation de l'agriculture, de l'artisanat. Et tout cela militait en faveur du retour, même si personne n'était dupe du discours des convertis racontant "avoir enfin trouvé la lumière"... !

Une section entière du livre expose la situation en général et celle des communautés juives pré-existantes dans les pays d'accueil : Italie, Maroc, Méditerranée orientale sur l'ancien territoire byzantin.

Une superbe et dense contribution de **Steven B. Bowman**⁴ décrit la prise de pouvoir lente, sinieuse, des Sépharades sur les communautés décentralisées déjà installées là d'origine ou par le

fait du *sürgün*⁵ après la prise de Constantinople, pour repeupler la ville désertée.

Une intervention de **Gérard Nahon**⁶ expose l'installation en France des "Portugais" - comprendre "nouveaux chrétiens" - et leur difficulté à faire publier leurs écrits dans un pays d'où les juifs avaient été expulsés en 1394.

Il nous rappelle toutefois que dès août 1550 Henri II signait des "Lettre de naturalité et dispensées pour les Portugais appelés nouveaux chrétiens"... on ne peut pas être plus clair ! Chaque souverain suivant confirma ces textes, en 1574, 1656, 1723 et 1776 bien que l'Inquisition existât aussi en France depuis 1536 !

Les écrivains habitant dans telle ou telle ville, Bayonne, Bordeaux, Rouen ou Peyrehorade faisaient publier aux Pays-Bas par exemple et réimportaient les livres en fraude.

La langue, tôt après l'exil était le plus fréquemment l'espagnol, puis le portugais, puis plus tard le français et le hollandais, en parallèle avec l'hébreu.

Ellis Rivkin⁷ éclaire la prospérité de la classe des commerçants-bourgeois parmi les *conversos* au Portugal entre 1507 (décret de Manuel leur autorisant toutes activités, déplacements etc) et 1556 (instauration de l'Inquisition) par leur catholicisme de façade, sans crypto-judaïsme nécessaire, introduisant la notion nouvelle de "crypto-libre-pensée" : c'est la conscience individuelle moderne qui commence là avec ses exemples célèbres aux Pays-Bas : Uriel da Costa et Baruch Spinoza.

Un chapitre controversé, et par conséquent courageux de la part des organisateurs, est celui-ci : "Ce que l'Espagne a perdu" (par l'expulsion) avec deux contributions la plupart du temps contradictoires : celles de **Henry Kamen**⁸ et de **Mario E. Cohen**⁹

Le premier auteur se retranche sans cesse derrière l'opinion d'autres spécialistes pour ne pas découvrir sa propre pensée, qui est finalement : les juifs étaient peu nombreux en Espagne, n'occupaient pas de situations intéressantes dans l'économie, et d'ailleurs peu sont partis... L'expulsion les a seulement renforcés dans le commerce international.

Le second expose une méthodologie intéressante : étudier la prospérité économique et culturelle des Pays-Bas, de Salonique, Safed et autres villes de l'Empire ottoman ayant reçu nombre de réfugiés, qui auraient apporté la même prospérité en Espagne s'ils avaient pu y rester. Tout aussi bien aux Amériques en cours de conquête, où les convertis mêmes - pourtant chrétiens donc - étaient interdits de séjour. L'Inquisition ne poursuivit pas moins dès 1570 ceux qui y étaient venus, mais il n'y eut par exemple pas une seule imprimerie en Amérique du Sud du temps même où les Sépharades en animaient plus de cent en Italie, aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles...

Le recueil s'achève sur les nombreuses interventions relatives aux apports culturels des *conversos* aux écrits religieux et mystiques (Jean de la Croix, Thérèse d'Avila et bien d'autres).

Une véritable encyclopédie...

¹ Ces chiffres sont cités par Ladero Quesada (page 172).

² Université de Jérusalem.

³ Un diplomate espagnol originaire de la région de Burgos nous confiait il y a quelques années "qu'en Espagne, juif et médecin étaient quasi synonymes" NDLR.

⁴ Université de Cincinnati.

⁵ Déportation plus ou moins forcée de populations, à l'intérieur du territoire contrôlé par l'Empire ottoman, pour des raisons d'opportunité commerciale ou démographique etc.

⁶ Ecole Pratique des Hautes Etudes, Section des Etudes Juives.

⁷ Hebrew Union College, Cincinnati.

⁸ Université de Warwick.

⁹ Directeur de la revue *Sefardica* à Buenos-Aires.

Revue

LA COMMUNAUTÉ JUIVE DE SALONIQUE DANS LES RAPPORTS GRECS 1913 -1923

(en grec) **Spyros D. Loukatos, Historien.**

Cronica¹, l'organe du Conseil Israélite Central de Grèce nous offre dans son numéro 143 de mai-juin, une étude intéressante sur la communauté de Salonique durant dix années que l'on peut considérer comme cruciales pour elle, à savoir de 1913 date de l'occupation de la ville par les troupes grecques, à 1923, année marquée par le traité de Lausanne qui devait sanctionner le désastre grec d'Asie Mineure et l'échange des populations entre la Turquie et la Grèce. Suite à une intense politique d'hellénisation favorisée par l'afflux des réfugiés d'Asie Mineure, les rapports entre les divers composants de la population de la capitale de la Macédoine allaient être modifiés au détriment des juifs qui avaient longtemps constitué l'un des éléments dominants de cette population.

S. D. Loukatos a choisi de traiter trois thèmes principaux dans son étude :

- 1° - L'importance de la population juive de Salonique durant cette période².
- 2° - L'enseignement israélite
- 3° - Les occupations professionnelles des juifs.

La première partie de ce travail est capitale car elle aborde une question toujours controversée et jamais résolue avec certitude par les différents chercheurs qui s'y sont intéressés. Il s'agit de l'importance démographique de la communauté juive saloniennne durant ces dix années. Avec une minutie et un goût de la précision qui l'honore, l'historien analyse les données souvent contradictoires des archives qu'il a consultées quant à l'importance numérique des habitants juifs de Salonique en structurant cette exposé en cinq paragraphes, 1913-1916, 1916, 1917, 1919-1920 et 1923. La complexité des données qu'il nous fournit ne permet pas d'aborder la question démographique dans le détail et d'accabler le lecteur de chiffres qui ne reflètent sans doute jamais tout à fait la réalité de l'époque. Nous avons préféré, pour illustrer la circonspection que tout un chacun doit conserver vis-à-vis de ces éléments qui prouvent cependant toujours le recul de la population israélite devant la population grecque métropolitaine à laquelle s'ajoutent progressivement les Micrasiates, citer un exemple judicieusement fourni par l'auteur, exemple qui nous permettra de méditer sur l'une des multiples difficultés auxquelles peut se heurter celui qui s'avance sur le terrain, ô combien mouvant, de la recherche historique et sur la prudence dont il doit toujours faire preuve dans ses affirmations. En 1923 Le Gouverneur Général A. Lambros avance le chiffre de 70.000 âmes pour la population juive de

Salonique (sur une population totale de 201.000 âmes). Quant au préfet de Salonique, Io. Lazaros il prétend que cette population juive ne s'élève qu'à 47.289 habitants sur une population de 266.679 âmes. Qui croire ? Le Gouverneur Général, car son rapport ne s'adresse qu'au Ministère de l'Intérieur, tandis que celui du préfet qui a le même destinataire était en fait rédigé à l'attention de la Société des Nations et il fallait, pour des raisons de politique internationale dont le dessein ultime était de prouver que Salonique était bien une ville grecque, en augmentant la proportion grecque de cette population, réduire les éléments dits "allogènes" dont faisaient partie les Juifs.

La seconde partie de l'étude consacrée à l'enseignement israélite - écoles, élèves et corps enseignant - est également pleine d'informations chiffrées essentielles sur ce champ de bataille qu'a été l'instruction à Salonique, où la Grèce a tenté avec plus ou moins de bonheur d'imposer son propre système public en s'opposant à la multitude d'établissements dits étrangers ou privés auxquels appartenaient les écoles juives confessionnelles ou laïques.

C'est sur le survol des activités professionnelles que S. D. Loukatos conclut ce travail qui nous est apparu comme un apport de valeur à la connaissance de la communauté juive de Salonique, parce que fondé sur des données concrètes et non plus sur de vagues approximations. Grâce à de tels historiens soucieux d'objectivité, l'image de Salonique ville juive dont il ne reste que peu de choses actuellement mais qui vit si intensément dans le souvenir de ceux qui l'ont connue ou de leurs descendants, prend une consistance et une réalité contre laquelle nul contradicteur de bonne foi ne trouvera d'arguments valables³. □

Bernard Pierron

FeSeLa⁴ (en espagnol)

Cette revue de la *Federacion Sefaradi Latinoamericana* consacre l'essentiel de son n° 19 de juin à une vive protestation formulée en son Assemblée plénière du 2 juin 1996 à l'encontre de l'Organisation Sioniste Mondiale.

En effet, celle-ci a pris la décision de fermer son Département des Communautés Sépharade et Orientale, alors que ce Département avait obtenu des avancées importantes au cours des temps passés, que la résolution énumère.

Cette résolution est signée par des représentants de sept pays d'Amérique du Sud ainsi que du Mexique et de Miami, et affirme l'importance de la continuité de l'existence de ce Département, et prie qu'on veuille bien prendre en compte l'avis des dirigeants sépharades mondiaux avant de décider une telle mesure⁵. □

¹ Cronica- XPONIKA

Belle revue du judaïsme grec Sourmeli 2 GR 104 39 Athènes.

² NDLR. Il n'est pas exclu que le dépouillement en cours des archives de Salonique retrouvées à Moscou, apporte des éléments précis et nouveaux sur cette question.

³ Le n° 143 de Cronica comprend d'autres articles sur des sujets divers tandis que le n° 144 est entièrement consacré au compte-rendu des cérémonies du 50ème anniversaire - du 26 au 29 mai - de la reconstruction du judaïsme grec après la Shoah, en présence des plus hautes autorités de Grèce et de celles du judaïsme mondial.

⁴ Viamonte 2432 Buenos-Aires 1056, Argentine, FAX 54 1 962 3387.

⁵ Nous ne pouvons qu'approuver la démarche de nos collègues d'Amérique du Sud.

En compensation voici une meilleure nouvelle, communiquée par notre lectrice Gabrielle Ariel de Vidas :
"La commission de l'Éducation et de la Culture de la Knesset a décidé à l'unanimité d'autoriser un projet de loi pour l'établissement de Conseils Nationaux des langues yiddish et judéo-espagnole.

Itinéraires exemplaires

Sous cette rubrique nous continuons à publier des réflexions, des souvenirs, des itinéraires, des points de vue qui, pour être personnels et signés, n'en présentent pas moins un intérêt général, et en deviennent **exemplaires** de notre civilisation judéo-espagnole.

Nous venons justement de recevoir en même temps deux monographies.

D'UNE ETOILE À L'AUTRE

Bellina Bouaniche-Moday

I est plaisant à lire, le petit livre de Bellina, publié tant d'années après les faits, mais cela ne nous surprend pas, nous évoquons ce phénomène presque dans chaque livraison.

Il décrit l'itinéraire d'une gosse - elle avait huit ans au début de la guerre - fille née à Paris d'une famille paternelle d'Izmir transplantée à Rhodes puis à Paris dans le 11ème arrondissement, sous passeport italien, la suite montrera combien ce fut important...

Elle se souvient du début de l'occupation allemande, raconte ce qu'on a déjà lu tant de fois et qui reste un sujet d'étonnement à cinquante ans de distance, non seulement pour les jeunes israéliens mais même pour nous autres déjà adultes ou quasi à l'époque : la docilité avec laquelle les Juifs ont consenti à s'inscrire comme tels dans les mairies et préfectures, rares étant les plus lucides qui ne le firent point.

Né à Smyrne le père de Bellina entreprit des démarches du côté du consulat de Turquie, lequel resta sourd.

La traque, la peur, les nuits passées ailleurs qu'au domicile, la rafle du Vel'd'Hiv', les échos parvenant de Drancy, la quête quotidienne de pain avec les faux tickets d'alimentation, tout cela est bien décrit par Bellina qui retrouve sa vision d'enfant.

Le livre fait évidemment penser à celui de Liliana Treves-Alcalay que nous avons commenté dans notre LS 12 : *Con occhi di bambina*. Liliana était un peu plus jeune que Bellina mais souvent les regards d'enfant sont comparables.

Et c'est du côté de l'Italie mussolinienne ayant édicté des lois raciales pourtant, que vint le salut avec l'évacuation vers le sol italien le 30 mars 1943 le visa de sortie bien difficile à obtenir de la Préfecture de Police...

La vie en Italie, avec des hauts et des bas, des figures sympathiques parmi les employeurs, car il faut bien travailler pour vivre..., le retour en France après la libération du territoire, et au fil des années, le "petit antisémitisme au quotidien" devenant insupportable à la femme qu'est devenue Bellina, raison importante dans la décision de son *alyah* en Israël.

Malgré les *SCUD* et la difficulté de l'adaptation au quotidien, Bellina ne regrette rien, elle est maintenant grand-mère... □

FRAGMENTS D'AUTOBIOGRAPHIE, RÉCIT D'UNE ENFANT CACHÉE

Andrée Chicurel

Andrée, née à Paris, était une fillette de onze ans au début de la guerre, très légèrement plus âgée que Bellina donc, et cette faible différence - parmi d'autres - se ressent tout au long de son récit.

Alors que le premier reflète les événements au travers d'un regard d'enfant, le présent livre est plus distancié, analysé, écrit par une adulte professionnelle de la rédaction. Il gagne donc en qualité d'écriture ce qu'il perd en spontanéité enfantine.

Andrée fut l'une de ces enfants que le "réseau Marcel", opérant à Nice entre 1942 et 1944 prit en charge au moment le plus crucial de l'occupation allemande - ayant à Nice succédé à l'occupation italienne - pour la cacher successivement en divers lieux de France, la séparant de ses père, mère et frère pour sauvegarder sa vie.

On ne dira jamais assez l'admirable sang-froid et le courage quotidien des merveilleux animateurs de ce réseau, Moussa Abadi et Odette Rosenstock.

Une "Association des enfants cachés"¹ s'efforce avec succès de maintenir la mémoire et de rapprocher entre eux les adultes maintenant vieillissants qui ont bénéficié de telles actions salvatrices, continuant de rechercher pour les honorer les personnes, familles et institutions - parfois religieuses chrétiennes - qui ont dans la modestie tant contribué à sauver des vies.

Albert, le père d'Andrée, était Salonicien, sa mère Anna Ciprut était née à Edirne (Andrinople). L'auteur les recadre dans le contexte historique et expose entre autres ce que furent Salonique et sa civilisation au cours des siècles, remontant jusqu'à l'expulsion d'Espagne.

Les parents, commerçants d'une petite aisance, organisèrent assez bien l'exode en juin 1940 et les diverses errances qui suivirent. A l'été 43, au moment des rafles à Nice, la mère d'Andrée "ne perdant pas son sang-froid, aborda dans l'autobus une religieuse et la supplia de me cacher dans son couvent. La bonne-sœur accepta sans hésiter et ma mère me conduisit sur le champ dans un pensionnat pour jeunes filles..."

¹ 17 rue Geoffroy l'Asnier
75004 Paris, présidente :
Betty Saville.

Ce pensionnat dont Andrée ne se souvient pas du nom accueillit treize autres fillettes juives.

L'occupation allemande s'acheva pour elle dans un autre pensionnat catholique, du Gard celui-là, à "la Sainte Enfance", par le passage à grande allure, dans les journées de la mi-août,

des premiers éléments de l'armée américaine, distribuant *chewing-gum* et chocolats, suivis de sa propre mère qui vint bientôt la chercher. Elle avait 15 ans... et la chance de retrouver père, mère et petit frère ! □

Jean Carasso

Points d'histoire

QUELQUES NOMS SÉPHARADES DU VIEUX CIMETIÈRE JUIF DE PHILADELPHIE

Samuel Armistead

C'est dans les années 1730 que les premiers colons juifs commencèrent d'arriver à Philadelphie. Le terrain pour le vieux cimetière à l'angle des rues 9ème et Spruce fut acheté en 1740 puis étendu en 1752, 1765 et 1791. La Congrégation sépharade *Mikveh Israël* fut formellement fondée en 1782. Les inhumations dans ce cimetière ancien cessèrent dès 1848 lorsqu'un nouveau terrain fut acquis à l'angle des rues 11ème et Fédérale.

Quelques inhumations exceptionnelles eurent encore lieu dans l'ancien cimetière, comme celles de Daniel Lobo, Hattie Pessoa, du rabbin Elmaleh et de David Elmaleh, qui moururent durant la Seconde Guerre Mondiale.

Le 17 Juillet 1995 je me suis rendu à la synagogue *Mikveh Israël* puis fus en mesure de passer un bon moment au vieux cimetière pour noter quelques noms directement d'après les tombes. Mais nombre d'inscriptions étant effacées, pratiquement illisibles, j'ai dû recouper mes observations personnelles par celles figurant sur l'indispensable monographie du rabbin L.H. Elmaleh et J. Bunford Samuel.

De ces observations, il découle clairement que la communauté juive primitive était majoritairement d'origine portugaise.

On peut alors essayer d'imaginer les divers chemins empruntés par les Sépharades arrivés dans la ville.

L'un peut être Recife et Pernambouc en passant éventuellement par des séjours intermédiaire aux Antilles ou bien à New-Amsterdam (New-York) après que les Portugais¹ eurent reconquis le Nord-Ouest du Brésil en 1654. D'autres reposant dans ce vieux cimetière ont été spécifiquement identifiés comme venus de la Jamaïque, comme c'est le cas pour Rachel Rodrigues da Costa et Jacob Bazan. D'autres ont pu venir plus directement d'Amsterdam et Londres à New-York puis de là éventuellement à Philadelphie. Dans le

cas de la plupart de ces migrations, ces futurs habitants de Philadelphie ont pu séjourner un temps dans des communautés coloniales telles que Newport, Charleston ou Savannah. Pourtant le fait que Benjamin Nones soit identifié comme venant de Bordeaux - comme de nombreux autres émigrants vers les Antilles françaises - montre que d'autres voies et d'autres aventures individuelles dans cette vaste diaspora sépharade ont pu contribuer à la formation de cette communauté de Philadelphie. □

Samuel Armistead

(Dans la liste ci-dessous, la date entre parenthèses après le nom est celle du décès.)

Daniel Gomez (1780); Mathew Gomez (1781); Abigail de Leon (20/11/1803); Rachel Rodrigues da Costa (15/1/1805); Rachel de Leon (11/4/1806); Jacob Rodriguez Pereyra (28/11/1806); Rabbi Isaac Pesoa (1/12/1809); Rebecah R. Pereyra (5/12/1809); Jacob Bazan (14/9/1810); Rabbi Emanuel Nunes Carvalho (1817 ?); Samuel Bensaken (6/2/1822); Benjamin Nones (10/2/1826); Anna Nones (28/8/1832); Rachel Peixotto (17/2/1833); B.C. Solis, fille de Daniel (15/2/1836); Joseph Rodriguez Pereyra (1844); Daniel Lobo (23/8/1849); Hattie Pessoa (1886); J. David Aflalo Elmaleh (2/2/1943); Rabbi Leon Haïm Elmaleh (25/4/1972).

RÉFÉRENCES :

Martin A. Cohen and Abraham J. Peck : *Sephardim in the Americas : Studies in Culture and History*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1993.

David and Tamar de Sola Pool : *An Old Faith in the New World*, New-York, Columbia University Press, 1955.

Rev. Léon Haïm Elmaleh and J. Bunford Samuel (repris et augmenté par Léon H. Elmaleh en Mai 1962) : *The Jewish Cemetery, Ninth and Spruce Streets, Philadelphia*, Philadelphie, Mikveh Israël, 1962.

Dans l'article sur Philadelphie publié dans notre numéro précédent, page 16, sous la signature de Samuel Armistead, nous signalions notre volonté de publier prochainement les noms de Sépharades relevés sur les pierres tombales du vieux cimetière de Philadelphie. Voici l'article promis par Sam et traduit par la Rédaction.

¹ NDLR : "traînant l'Inquisition derrière eux".

Les articles signés engagent
personnellement leurs auteurs.
Seuls les articles non signés engagent l'éditeur.

LE SÉPHARADE QUI VOULUT ÊTRE ROI

Georges Jessula

Roi, il le fut, dans l'Indo Chine d'il y a 120 ans, sous le nom de Marie Ier roi des Sedangs, mais c'est autour de son vrai nom, David de Mayrena (1842-1890) que s'est tissée une légende amorcée de son vivant, qui a subsisté longtemps sur place.

A côté de tant de gloriole, de bluff, d'escroqueries, accordons lui tout de même quelque indulgence : il n'a jamais eu honte de ses ancêtres, il s'en est même vanté. Ceux qui voudront renier toute communauté d'origine avec ce roi des escrocs pourront toujours faire observer qu'issu de plusieurs générations de mariages mixtes il avait perdu toute qualification juive laquelle, nous le savons bien, se transmet par les femmes...

A l'origine, selon la coutume, désignée par un prénom - David - sa famille semble avoir fui l'Espagne. Est-ce du Portugal qu'ils auraient plus tard rejoint la Hollande, puis les Flandres et la Lorraine ? Augustin David, en 1780 est marchand à Remiremont, marié à une chrétienne sans doute, Anne Lambert. Ils auront un fils, Charles-Marie David (1780-1868), notable, haut fonctionnaire sous l'Empire, ami du futur roi Louis Philippe. Ses trois fils nés David, pour se distinguer de leur père ajoutèrent un surnom au nom du Roi d'Israël, et le père de notre héros choisit de s'appeler Albert Charles David de Mayrena (1812-1856) lointain souvenir conservé dans la famille du bourg de Merena près de Séville. Notre héros, fils d'Albert Charles s'est appelé Auguste Jean Marie Charles David de Mayrena (1842-1890). C'était un très bel homme arborant une majestueuse barbe noire, haut de taille (1m,82). Très tôt possédé du démon de l'aventure, il ne s'est jamais embarrassé de scrupules. Engagé dans la cavalerie, il acquiert une première connaissance de l'Indo Chine, où il sert dans les Spahis. En 1870 il s'engage dans la Mobile, revient de la guerre avec une croix de la Légion d'Honneur totalement usurpée. Ensuite banquier, il fait faillite; voyageur à Java il se fait expulser, mais à force de se vanter d'invérifiables découvertes, il décroche des missions officielles pour rechercher dans les forêts inconnues de l'Annam de l'or et du caoutchouc de cueillette (1887). Abandonné par ses porteurs qu'il ne payait pas, il capta la confiance des missionnaires et, à dos d'éléphant, le voici qui noue des traités avec les chefs locaux et qui hisse à chaque occasion le drapeau, celui de la France, auquel il accole bientôt un drapeau personnel, celui de Charles Marie roi des Sedangs. Cette épopée, si le qualificatif convient ici, durera à peine un an. Après avoir ruiné un tailleur chinois de Hanoï, mis en circulation une fausse traite de 200 000 F/or, assisté à la messe sur un fauteuil drapé de rouge (1888) il soigne sa publicité : faisant parvenir au Courrier d'Haï-Phong le récit légendaire de son exploration ("...je traversai la rivière à la nage..." ce qui était faux) il signe "Marie Ier roi des Sedangs".

C'est là que se place un épisode qui est entré dans la légende : à l'entendre, il a défié au sabre un chef local et, l'ayant tué au cours de ce duel, il a pu asseoir son autorité. En réalité, comme nous le voyons dans les films japonais, l'escrime tourbillonnante orientale s'est mesurée à la garde étroite du sabre de cavalerie, et le vaincu subissant quelques touches n'a pas eu grand mal. Fin 1888 il s'embarque pour Hong Kong, faisant hisser son pavillon à la pomme du mât. Il est très bien reçu par les Anglais ravis de jouer un bon tour aux Français, mais bien vite on cherche à s'en débarrasser et, comme il est populaire, son rapatriement jusqu'à Marseille est payé par souscription. Il se rend à Paris où personne ne le prend plus au sérieux, mais le mois suivant il se rend à Ostende cette fois et, dans cette ville d'eau il connaît un incroyable succès...

Il fait imprimer un Bulletin des Lois qui révèle toute son activité frénétique, récapitulée de mai 1888 à septembre 1889, commençant par des traités d'alliance avec les Moïs et, citons au hasard... n° 15 : Ordonnance sur la chasse aux éléphants...n° 19 : Constitution du Royaume... n° 51 : Mariage royal avec la reine Marie-Rose... et puis des brevets de noblesse et la création d'un ordre de décorations *Maria Rex Sedanorum*, il n'y manque même pas l'impression de timbres-poste... Cette noblesse de pacotille a tenté quelques habitués des villes d'eau et là, à cent ans de distance nous pouvons mesurer l'évolution des mœurs sociales : un brevet signé Mayrena avait alors quelque valeur : un Mr Sony, promu marquis, paya toutes les dettes et finança un glorieux retour du "Roi" accompagné de cinq "officiers" d'Anvers à Singapour. Au débarquement Marie Ier exigea que les honneurs royaux fussent rendus à sa personne.

En Indo Chine, c'est l'affolement, un navire de guerre est mis en alerte pour empêcher le débarquement de Marie Ier, tandis qu'à Singapour les autorités saisissent onze caisses de fusils... Il ne reste plus que deux fidèles qui accompagnent Marie Ier à bord d'un petit navire affrété, dont le voyage s'achèvera au rivage d'une petite île de pêcheurs près de la côte malaise. Mayrena s'était alors converti à l'islam. Il a quarante-huit ans. Puis un des fidèles meurt (abus d'opium). Une digne mort attendait alors Marie Ier lui-même. C'est celle de Cléopâtre, le suicide en moins. Piqué par un serpent noir il meurt à quarante neuf ans dans l'île de Tioman, le 11 Novembre 1890.

Il faut croire qu'il manquait au défunt une aventure imaginaire : Scott (le dernier "fidèle") fit répandre le bruit qu'il avait tué Mayrena au cours d'un duel, et fit exécuter un dessin représentant cet épisode totalement inventé. La tombe de Marie Ier existe encore; cent ans après les autorités locales y veillent; deviendra-t-elle une étape de croisières ?

En Indo Chine la légende de Mayrena était encore vivante en 1926; Jean Marquet qui a reconstitué l'histoire véridique de cette aventure écrit dans la préface de son ouvrage : "Certain jour, chevauchant sur les hauts-plateaux de terres rouges où vivent les Moïs, un vieil inspec-

teur de la Garde Indigène me dit «voici l'ancien royaume de Marie Ier». Et c'est à cette époque que ces légendes furent recueillies par André Malraux. Dans "La voie royale" les exploits imaginaires de celui qui se proclamait roi se mêlent au souvenir des mésaventures du futur écrivain qui tentait de faire fortune grâce au commerce d'éléments de statuaire prélevés dans les environs d'Angkor.

Liminaire romanesque et la vérité romanesque se sont alors rejoints...*

Georges Jessula

DES ENGAGÉS VOLONTAIRES JUIFS PENDANT LA GUERRE DE 1939-1945

Angèle Saül

Notre lectrice évoque un épisode de la guerre de 1939-1945 que certainement peu d'entre nous connaissent. C'est pourquoi nous passons volontiers son **appel à témoignages**.

Plus de 45 000 étrangers sont venus servir la France de 1939 à 1945 : Polonais, Autrichiens, Tchèques et Espagnols réfugiés en France avant la déclaration de la guerre. Ils s'engagèrent dans les régiments de la Légion Etrangère, certains furent versés dans les unités françaises à titre d'étrangers.

Leur but : se battre contre Hitler et servir la France qu'ils considéraient comme leur seconde patrie.

1500 Juifs se sont engagés volontaires, dont certains judéo-espagnols turcs ou apatrides. Ce fut le cas de mon père.

Après la défaite de l'été 1940, tous furent "démobilisés", arrêtés et internés par mesure administrative des autorités de Vichy dans différents camps en Afrique du Nord. Ils ont rejoint là des résistants communistes juifs ou non, socialistes, antifascistes, républicains espagnols, membres des Brigades Internationales de la guerre d'Espagne.

Ils furent dessais de leurs pièces d'identité et l'on porta sur leur livret militaire : "démobilisé et affecté au groupement des Travailleurs Etrangers" (Septembre 1940). Un certificat de bonne conduite leur a été décerné pour leurs loyaux services. Ils ont ensuite été incorporés dans les Unités de Travailleurs.

Ils n'étaient plus des militaires, mais des civils encadrés militairement. Ils n'étaient plus des engagés volontaires, mais des travailleurs étrangers. Dix mois de sacrifices leur valurent d'être condamnés à quatre ans de travaux forcés en moyenne.

Pour Vichy, ils avaient perdu leur titre de combattants français. Ils n'avaient plus que la qualification "d'ennemis de l'Allemagne".

Leur livret militaire portait : "engagé à titre étranger pour la durée de la guerre contre

l'Allemagne". La collaboration avec l'Allemagne et la xénophobie de Vichy commençaient.

A ceux qui protestaient contre l'indigne traitement qui leur était réservé, ils fut répondu qu'ils avaient servi "l'ancienne France", celle de Blum, d'Herriot et de Daladier, leur présence étant à ce jour indésirable sur le sol français. Ils ne purent avoir recours ni à la Convention de Genève ni à la Croix-Rouge.

Pour être libérés de ces travaux forcés, il leur fallait présenter un contrat de travail qu'il était bien difficile de se procurer depuis ces camps, et verser de l'argent. La plupart étaient astreints à des travaux pour lesquels ils n'étaient pas préparés, dans les mines, sur les routes ou à des constructions de barrages etc. Il y eut ainsi douze camps au Maroc et quarante en Algérie.

Mon père fut transféré à Bou Arfa, au Maroc. Les internés y creusèrent le premier tronçon du Trans-saharien, du Méditerranée-Niger qui allait de Bou Arfa à Kenadza, travaux inaugurés le 27 mars 1941 par le ministre Berthelot et d'autres membres de l'Administration envoyés par le Maréchal.

Les conditions de vie étaient très difficiles, le travail harassant sous un soleil meurtrier et les pluies parfois torrentielles, avec une température pouvant descendre jusqu'à - 10°.

Ceux qui essayaient de se révolter étaient transférés dans des camps disciplinaires qui prirent l'allure de véritables bagnes (surveillants armés qui frappaient sans raison, manque d'hygiène, maladies etc.). Les responsables de ces camps s'étaient pour la plupart engagés dans la Légion pour purger leurs fautes...

Le procès de ces tortionnaires eut lieu le 17 février 1944 après le débarquement des Anglo-Américains qui délivrèrent les prisonniers.

Peu d'écrits existent sur ces camps en Afrique du Nord. J'ai pu consulter quelques articles au CDJC à Paris¹, photocopier des documents (liste des travailleurs au camp de Bou Arfa avec leur nationalité, profession et âge).

Mon père a tenu un journal quotidien entre janvier 1941 et février 1942 permettant de mieux cerner la réalité au jour le jour.

Il est décédé le 9 septembre 1979. A l'occasion du 17ème anniversaire de sa mort, j'aimerais que des recherches sur cette période de la guerre et ces camps puissent être entreprises.

Je lance un appel pour retrouver quelques témoins (qui doivent avoir entre 75 et 85 ans) ou descendants qui auraient conservé des documents personnels. Ensuite j'aimerais rencontrer un étudiant en Histoire, ou un historien qui pourrait, à partir des documents collectés enrichir et enregistrer la mémoire collective.

Mon père, **Albert Haïm Saül**, engagé volontaire dans la Légion Etrangère pour la durée de la guerre a été arrêté et interné au camp de Bou Arfa du 22 septembre 1940 au 17 mars 1943. Sa jeune femme de 22 ans a été arrêtée et envoyée à Drancy le 18 mars 1943, déportée une semaine plus tard à Lublin-Maïdanek, sans retour.

Ce n'est qu'en 1947 que mon père a pu regagner la France².

*** Tous les vieux Saïgonnais ont été au fait de l'histoire, de la légende aussi, de Mayrena. Lorsque mourut à son tour Mercuriol son compagnon d'aventure, le "Courrier de Saïgon" publia en feuilleton, courant 1899, un long récit consacré au "roi" des Sedangs. André Malraux a recueilli cette légende au cours de son séjour en Indo Chine et, l'amalgamant avec ses aventures personnelles, s'en est inspiré pour écrire son roman "La voie royale".**

Ceux qui sont curieux de mieux connaître comment se mêlent roman et histoire vraie ("vraie", pouvons nous l'écrire ?) se reporteront aux "Antimémoires" (Gallimard éditeur, repris par La Pléiade). L'édition de 1967 comporte un long développement (pages 377/472) où l'auteur se présente dialoguant avec le modèle réel de celui qui, dans "La condition humaine" porte le nom de "Baron Clappique". La véritable source historique se trouve dans une revue parue en Indo Chine, le "Bulletin des amis du vieux Hué", fascicules 1 & 2 de janvier et juin 1927, numéros entièrement consacrés à Mayrena en une étude très sérieuse et très documentée de Jean Marquet. On pourra lire cette revue à la Bibliothèque Nale (Versailles) ou à la Bibliothèque de l'Ecole Française d'Extrême-Orient à Paris.

G.J.

¹ Centre de Documentation Juive Contemporaine
17 rue Geoffroy l'Asnier
75004 Paris.

² Toutes informations seront accueillies avec reconnaissance par Angèle Saül Bât C. 9
Bld de Picpus 75012 Paris.

Muestra lingua

Nous avons commencé, il y a quelques années maintenant et sur la demande de lecteurs, la publication dans chaque livraison d'un court texte en judéo-espagnol d'**Isacco Hazan** rédigé sous forme d'un dialogue vivant qui, lu à haute voix par des personnes n'ayant pas de pratique peut contribuer à les initier de façon plaisante. L'auteur s'est efforcé de restituer le plus fidèlement possible le climat dans lequel évoluaient les communautés juives de l'Empire ottoman. Nous poursuivons ce dialogue volontairement tout simple, pour ne pas décourager les débutants.

Nous ne publions pas de traduction intégrale mais des notes éclairantes que **Haïm Vidal-Sepiha** a bien voulu réviser et commenter. La graphie adoptée est celle de Vidas Largas. Nous suggérons aux débutants de lire lentement et en scandant, profitant des marques d'accentuation qui ne figurent communément pas.

La Rédaction

UN POKITÍKO DE AVLASTÍNA

Saróta *A propóxito de endevína, dizen ke Sol i Bohór, el ke mélda en las estréyas, se van a kitár.*

Redjína *No está al korriénte. Ke les akonte-syó ?*

Reyna *Bivyéron syémpre piójo sóvre kustúra kómo los pitchoníkos.*

Saróta *Lo súpé de Palómba ke móra en el mizmo pyáno. Káda nóchte se des-trúyen los múnidos en la biná entéra de los grítos ke étchan.*

Redjína *No kréygas estas bavajádas. Bohór; afuéra de su mujér no alevánta ojo.*

Réyna *Si, para mirár el syélo i lo ke predíze avagaríko, kuáji verguensózo : "va avér lúvya" se afírma.*

Saróta *Endevíno de água dúlse ! Vé kon el ojo, apúta kon el dedo.*

Redjína *En todos los kávos, máy no se yérra. A la kóntra tu amíga es bóka de ávas.*

Réyna *Kontár lo súyo i lo ajéno pára topár ke avlár puéde danyár.*

Saróta *Palómba konose el klávo i el buráko de káda káza. Kon el ayúdo del "recorder" ke le mandáron de los Estádos Unídos me ízo oyír una "cassette".*

Redjína i Réyna en djuntos *Kuálo dentuvítes ?*

Saróta *Un diskórso bien kláro.*

Sol *Ázeme bivar a mi rángo. Ántes de kazárme éra íja DE LEON, alkúnnya alaváda anoblesída en Olánda !*

pokitíko = diminutif du diminutif, qui renforce le sens : esp. *poco*, diminutif j.e. *pokito*.

avlastína = bavardage (à Salonique = SLNQ *favlastina*). Esp. *hablar*, parler.

endevinar = deviner.

Bohor = aîné, de l'hébreu *bekhor*, souvent utilisé comme prénom et, depuis l'épisode d'Esau ayant un peu sottement vendu son droit d'aînesse, a pris le sens de bêta, nigaud. *No seas bohor* = ne te laisse pas berner.

meldar = lire. Du grec *meletó*, méditer, étudier des textes sacrés, a donné l'italien *meletare* l'espagnol *meledare*, et en judéo-esp. s'applique à tout texte. L'Espagnol moderne emploie *leer*.

kitár = quitter, se séparer, divorcer mais aussi rendre : *kitár loko*, rendre fou, affoler, alors qu'en esp. on exprime : *volver loco*.

akonteser = survenir, arrivé. Ici : que leur est-il arrivé? piójo sóvre kustúra = comme pou sur couture, inséparables. Autre expression imagée : *dos kúlos en une brága*, deux culs dans une seule culotte.

pyáno = étage, de l'ital. *piano*, même sens.

se destrúyen los mundos = c'est la destruction, la fin du monde; ici, faire du tapage.

biná = immeuble, aussi bien *okéla* emprunté au turc. bavajáda = bêtise, (de bave).

mirar = regarder (esp.) considérer, veiller à : *mírate bueno*, prends soin de toi.

avagaríko = très lentement, renforcement du sens de *avagar*, lentement.

verguensózo = honteux. Esp. moderne : *vergüenza*. lúvya = pluie. En léonais *luvia*, en esp. moderne *lluvia*.

água dúlse = litt^t. : eau douce, potable. Ici, fade, insignifiant, médiocre.

máy = jamais (ital. *mai*).

yerrár = se tromper. *I el haham yérra en la tevá* = même le rabbin en chaire peut se tromper.

bóka de ávas. (à SLNQ : *favvas*) = litt^t bouche de haricots = qui ne sait pas tenir sa langue.

kontár lo súyo i lo ajéno = raconter ses affaires et celles des autres : parler à tort et à travers, sans discrétion.

danyár = nuire (esp.)

el klávo i el buráko = le clou et le trou (*buraco* en léonais et en portugais). Connaître le moindre recoin.

ayúdo = aide (esp. *ayuda*, aide, mais qui, en j.e. a gardé le sens espagnol du Grand Siècle : clystère, lavement). Il faut donc bien veiller à employer le masculin !

dentuvítes plus généralement *detenítes* = retenir, remarquer.

alkúnnya alaváda anoblesída = nom de famille d'une belle, noble origine. *De ké alkúnnya es ?* Quel est son

Bohór *Porké no tomí dóta te paresyó ke so del millét de akéyos maridos ke se amájan. Yo si me amájo es kon mi kerénsya. De agóra en delántre fíyame la yaká una ves i buena.*

Sol *Tu, a páрте las estréyas, ni kon el guérko te pásas ! Yo se óro de so(m)portárte...*

à suivre

Voix d'un monde perdu

(en anglais) David M. Bunis ¹

Durant la fin du précédent et les premières décades du présent siècle, les Juifs de Salonique virent leur monde changer sous leurs yeux. La physionomie de leur ville d'abord, par les ravages du feu puis la rénovation urbaine; l'administration gouvernementale passant des mains ottomanes aux mains grecques, et la population de la ville radicalement renouvelée puisque les Juifs, jouissant primitivement d'une pluralité de civilisations dans leur ville, se retrouvèrent très minoritaires face aux orthodoxes grecs.

Non moins significatives, les manifestations culturelles de la tradition juive de Salonique subirent d'importantes transformations, les idées neuves, les nouveaux styles et modèles venant maintenant de la moderne Europe occidentale. Pratiquement toutes ces manifestations de leurs traditions culturelles sépharades saloniennes développées durant des siècles : leurs vêtements, expressions orales et musicales, coutumes religieuses et passe-temps favoris, même leur *djudezmo*, leur langue proprement juive écrite traditionnellement en lettres hébraïques, toutes succombaient graduellement devant les modèles occidentaux.

La jeune génération libérale reçut les innovations occidentales à bras ouverts d'après ce que nous confient les plus âgés parmi eux, produits eux-mêmes en bonne partie pourtant de cette civilisation occidentale.

Les représentants des générations nées dans la seconde partie du siècle précédent ne sont plus là pour nous éclairer. Et ce qui nous est bien frustrant, circonstance aggravante, peu d'entre eux nous ont laissé par écrit leurs réflexions sur le sujet. Cela ne veut pas dire que leurs réactions soient restées sans écho.

La situation poignante, parfois tragi-comique des anciens Sépharades saloniens dans le monde des plus jeunes, a fourni la trame d'écrits satiriques parus dans la presse locale depuis la fin du siècle précédent jusqu'au début de la seconde guerre mondiale, sous la forme de savoureuses conversations en *djudezmo* populaire typique des anciennes générations, rapportées par les satiristes plus jeunes dans ce monde

nom de famille ?

millét = nation, peuple, espèce.*amajár* = esp.: ennuyer, fatiguer. Ici "s'écraser". "Je ne suis pas de l'espèce de ceux qui s'écrasent" dit Bohor.*kerénsya* = volonté, vouloir.*fíyame la yaká* = lâche moi le col. *Yaká* = jaquette. En français populaire contemporain : "lâche-moi les baskets" ou "fiche-moi la paix".*ni kon el guérko te pásas* = (esp *huerco*, le diable). Ni même avec le diable tu ne t'entends !

en évolution rapide. Il n'est probablement pas de meilleures sources que ces dialogues humoristiques pour mettre à jour les tensions caractérisant la société salonicienne moderne résultant d'une rupture entre les porteurs de culture traditionnelle et ceux qui mettent cette culture au rancart.

Un bon échantillonnage de ces dialogues constitue le corpus du livre à venir de David M. Bunis "Voix de la Salonique juive", précédé d'un essai d'analyse par l'auteur, et publié en Israël par Misgav Yerushalayim.

Aux lecteurs de la LS qui souhaiteraient un avant-goût de ces dialogues nous offrons un échantillon ici même.

Tío Rofel et *Tia Miryika*, tous les deux septuagénaires, sont engagés dans un de leurs passe-temps favori : la polémique. Comme rapporté par l'observateur Chimino, la vieille dame est furieuse des innovations introduites dans sa synagogue lors des jours de fête religieuse : on doit maintenant acheter ses places comme au cinéma, et les jeunes femmes, maquillées comme pour le bal et habillées près du corps, cheveux pommades, dérobent toute l'attention des hommes., laissant les vieilles dames inaperçues. Mais *Tío Rofel*, trouvant consolation dans la constante manipulation de son *trespil* fait de noyaux d'olive, n'est que louange pour leur synagogue moderne, sa décoration, ses lumières électriques, ses chantres de meilleure qualité, et surtout l'absence de bagarres et criailleries entre les fidèles que l'on peut observer pas plus loin qu'à Monastir.

Tia Miryika est convaincue que la source de cette récente modernité est leur petit fils, médecin depuis peu et remplissant les oreilles de son grand-père. Mais le *Tío* informe *Miryika* que "la terre est ronde et change chaque jour", nouvelle que la *Tia* redoute et qui lui fait rancir dans l'estomac les *rodanchas* de fête qu'elle a consommées tout à l'heure ...

Si l'exemple de ce dialogue fait meilleur effet sur l'appétit (littéraire...) de vos lecteurs que sur l'estomac de la *Tia Miryika*, ils peuvent en apprendre beaucoup plus sur ce couple d'anciens, dans le livre à venir "Voix de la Salonique juive" bientôt disponible chez Misgav Yerushalayim ²

David M. Bunis

Nos lecteurs auront remarqué que, dans le même état d'esprit que notre petite leçon de judéo-espagnol qui précède, dispensée par Isacco Hazan et Haim Sephiha, David Bunis lui, nous offre un texte plus long bien entendu, donc plus fourni, mais plus difficile aussi. C'est pourquoi il l'éclaire de nombreuses traductions de mots ou expressions - comme nous pratiquons nous-mêmes.

Nous en offrons l'exemple des premières lignes, mais ne poursuivrons pas, d'abord pour inciter nos lecteurs à lire ce livre nostalgique et distrayant, et ensuite simplement parce que le texte de David Bunis qui précède le dialogue en constitue déjà une traduction résumée.

¹ Traduction de cette introduction par la Rédaction de la LS.

Le Professeur David Monson Bunis est né à Brooklyn en 1952. Il est plusieurs fois diplômé aux USA, spécialiste des langues juives : yiddish et judezmo. Il fut co-fondateur en 1975 de *Adelantre !*, association new-yorkaise pour le *djudezmo*. Depuis 1980 il enseigne cette langue à Jérusalem.

Nous avons commenté dans la LS 13 de mars 95 son monumental ouvrage : *A Lexicon of the Hebrew and Aramaic Elements in Modern Judezmo*. (chez le même éditeur Misgav Yerushalayim - 1993)

² Misgav Yerushalayim. Hebrew University Mount Scopus Jérusalem 91905. Prix et nombre de pages inconnus pour l'instant.

EL KANTONIKO DE CHOCHANA

Journaliko amigo

Keres saver la verdad ? Kula verdad ? Ay verdad i verdad. Kuando keres dizir las kuarto verdades al ke sta en frente de ti, tienes dirito de azerlo ?

Mi madre, en gan eden ke ste, dizia ke el ke dize la verdad piedra la amistad. Ma otros dizen ke la verdad es la mejor politika.

Alora, ken kreer ? Ay la verdad ke se guadra por modo es kruela i aze muntcho mal. Ay verdad ke el benadam, en su konsensya tiene el dover de dizir, por modo puede salvar una alma inosente.

Ay savios ke pensan ke la verdad sali del pozo i ke es desnuda.

Ahora, tu, jurnaliko de mi korazon, pensas toparla esta verdad verdadera ? Yo todo mi vida la buchki i no supe.

Alguno me puede dizir ande esta, esta benditcha verdad ?

Una koza solo ya se : es el Dio ke save.

Lucie-Chochana Mazaltove

TIO ROFEL I SU MUJER MIRYIKA

(No se ke azardo me metyó detrás de un pareziko ke adjuntados para estimar sus edad se les puedia dar de 130-140 anyos a mitad a kada uno.

El tio ke agozava una koracha entre sus manos temblantes, maneava kon deskanso un estrepil de kueshkos de azeytuna kon un pishkul ratonado. La tia por kontra, tenia angajé una sítika basha ke eya apretava en su lado.)

Rofel : O Miryika (le dize el viejo kon una bozezika amatada salyendo de las kanyutas de su garganta) "Ropa vieja al eskidji !" Ni kavod ni dérah eres kedó agora. Ke tal ? Kedates empalukeada a la suvida de la eznoqa ?

Miryika : Ya kedí Rofel mi alma, de ke parese a la entrada del sulemá ke me demandaron bilyeto. Adyó ! Bilyeto para sentir séfer ? Todo a la moda udjís es agora, komo se vinieron kuantu kokulú ay i no ay, fedidas de pomada ke embreneavan los hishes a los ombres. Ya no miran mas a las viejas.

Esto avia al tiempo maestro ? Ke dos dias antes ya mos lavávamos i mos enkalkávamos los mumís fina la peá ke no mo se vyeran las machas de kaveos ? Peki ke le dishe a una mal-fadukya de desharme un chiko estajo kuando ian aparar el séfer..."Ish di buena piola de vavá está eya" me respondyó la kusa ke vino arrapada fina las sejas komo si fuera al balo ke se iva ir. Me se tomó el solup de sentir las baforadas de kuantu menkyá ay i no ay. Ni kití ni metí, le dishe "Bijú, no puedia ser ke no te pintaras komo un kodrero ? No saves ke es kontravenir a las fechas del Dyo ? A lo manko por este dia santo ya puedias venir manko embatakada i enkalada !"

"Buena marmuya de djudia está esta tia. Le parese ke es komo al tyempo suyos ke se venia kon el guezmo de leshia i de nikures ande huese. Agora es todo moderno, Tia Palmada". Komo de kyina ke les kayga, Rofel ?

Rofel : Yerindé te disho, bre Miryika. Valai ke ya ay un poko mas de hen agora delante el Dyo. El koré te alegra el alma, los hazanim mas mijor. No es komo ayer ke veníamos deskalsos kon un éremo antikoryo i los fijos en brazos yenos de mokos. Brak shakai, el elektrik ya fizo grande goza i avansó muchas manchaduras delas goterás de los parmaechetes i de los siryos. Sin kontar ke el samás del kal se fazia bezerdjí i le vendia toda la azeyte dela karraya a Nisim el pastelero i para Andón el de la plasetá para yahladear el motor ke tenia.

Miryika : Ya se, ma los ombres érash al temimá. No vo se alevantava...ojo aerado para mirar alas mujerikas dela eznoqa.

Rofel : Kyen disho ? Mas puerkeria avia al tyempo ke mos metíamos a gritar komo los lonsos ke se sintian las guayas fina Chaush Manastir. Mi sinyora madre me kontó ke al tyempo dela vyeja havrá grande mi sinyó

venia kon el pishkul dela fes i la korta de shalí enterá ratonada, porke dia de kipur después de moabet por tefilá se entravan en las genizás, i kuando se echavan a dormir aí les akontesian estas shenas.

Miryika : Abré Rofel, no puedo sentir, i tu estás aboltando velas. De kuando tu nyeto salyó doktor te va fregando kuantu mantar ay i no ay.

Rofel : No Miryika, el mundo es redondo i se va trokando kada punto.

Miryika : Ya bastó, ya bastó, dezvanesido. No me fagas de fyel las rodanchas de kalavasa...

Chimino

AIDE À LA LECTURE :

papù (grec : papóus) = grand-père.

vavá (grec : yaya) = grand-mère.

Rofel (hébreu) = Rafaël.

Miryika (hébreu) = diminutif affectueux de Myriam.

detrás de (esp.) = derrière.

pareziko (esp : par) = paire+diminutif.

adjuntados (esp.) = assemblés.

edad (esp.) = âge.

agozava (esp.)= arborait.

koracha (esp.) = petit sac contenant le livre de prières.

maneava (esp.) = remuait.

estrepil ou trespil (turc : tespilh), métathèse classique du judéo-espagnol = rosaire, chapelet.

kueshkos de azeytuna (vieil esp. cuexco, azeituna) = noyaux d'olives.

pishkul (turc) = gland (d'extrémité).

sítika (esp. silla, chaise + diminutif pour "petite") = petite chaise.

basha (veil esp. bassa) = basse.

apretava = proche d'elle, à son côté.

lado (esp.) = côté.

bozezika (vieil esp. boz, voix + diminutif pour "petite") = filet de voix.

amatada (esp.) = éteinte.

kanyuta (esp.) = tuyau; ici, cordes vocales.

ropa vyeja al eskidji (turc pour ce dernier mot) = vieux vêtements chez le fripier.

kavod (héb.) = respect.

derah (héb.) = décence.

ke tal ?(esp) = et alors ? comment va ?

kedates empalukeada (grec, paloukono) = tu es restée comme empalée, stupéfaite, inerte.

etc.

Audio-visuel

DISQUE COMPACT "KANTES DJUDEO-ESPANYOLES"¹

Joaquín Díaz

C'est une sorte de modèle d'enregistrement que nous offre Joaquín Díaz avec ses "Kantes djudeo-espanyoles" dont nombre sont des "chansons de noces" avec une pointe d'érotisme, peu souvent interprétées, et justement ici par un homme, comme le suggère le texte. C'est ainsi qu'elles prennent tout leur sens !

Et c'est un paradoxe souvent remarqué que ces chansons masculines - et bien d'autres - sont de tradition et de culture orales, lesquelles sont transmises bien entendu par les femmes...

L'équilibre entre le chanteur à belle voix grave et l'accompagnement est ici ce qu'il doit être : on croit n'entendre que le premier, et le second est pourtant indispensable à l'harmonie de l'ensemble.

"*Cuando tu madre te parió*", très connue (n° 2) est bien interprétée, avec une grande liberté mélodique. La n°3, "*Cántica de boda*", un peu languette bien que n'allant pas au bout - par décence peut-être ? - du texte connu...

La n°4 ("*Por el valverde*") et la n°13 ("*Tambien de la madrugada*") font étonnamment bien ressortir la qualité du chanteur, sa belle voix basse, ses vibrato. Cette dernière est plutôt coquine, et la n°11 donc ! ("*Sara la preta*"). La n° 12 ("*Tus ojicos*") se distingue par son rythme entraînant de valse, ce qui est plutôt rare.

Chacune demande à être écoutée plusieurs fois, expliquée par le livret qui n'offre pas le texte, mais l'environnement culturel, les sources, sous la signature de l'éminente Paloma Díaz-Mas etc... Un modèle de réalisation !

CASSETTE VIDÉO "AREAS OF OBLIVION"

Cimetières en Turquie

Minna Rozen, de l'Université de Tel-Aviv a entrepris une œuvre considérable : recenser les cimetières juifs de la sphère ottomane qui subsistent encore avant leur inéluctable disparition, non seulement quant aux noms et épitaphes écrits sur les tombes - en telle ou telle langue - mais aussi quant à la forme, au style de ces tombes, à leurs caractéristiques générales

portant en elles un grand enseignement.

Et elle en a engagé une recension qu'Enrico Isacco illustre, explique, sous forme d'interview de Minna (en anglais) et d'autres personnes, dans cette bande vidéo qu'il a réalisée ces années dernières. Parallèlement Minna Rozen a édité un livre sur le sujet, richement illustré d'iconographies originales. 60 000 tombes ont été recensées, caractérisées et intégrées en un programme informatique qui permettra d'autres enregistrements. Les enseignements sont considérables, en matière d'études familiales, généalogiques, sociologiques etc. Notons au passage que si les inscriptions funéraires sont généralement rédigées en hébreu, 29%, à Haskeuil, cimetière ouvert en 1582, le sont en judéo-espagnol. Les autres cimetières importants, sur le territoire de la Turquie actuelle sont ceux de Kuskundjuk et d'Izmir.

La caméra nous promène de la synagogue ruinée de Vidin en Bulgarie à la colline de Kuskundjuk. Mais il s'agit essentiellement pour l'instant du cimetière de Haskeuil dans la banlieue d'Istanbul, comportant 400 types différents de tombes..

Cette intéressante cassette vidéo est à visionner au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme à Paris - qui ouvrira l'an prochain dans ses locaux définitifs.

CASSETTE VIDÉO LES DÖNMÉS

Les Dönmés constituent une entité très difficile à cerner dans la Turquie contemporaine.

On sait qu'ils descendent des juifs convertis à l'islam dans le sillage de Shabataï Zvi, cet illuminé qu'on a déclaré le messie, et qui s'est lui-même converti à l'islam pour sauver sa vie en 1666. Cette hérésie causa un grand trouble dans les communautés de Smyrne, Salonique, Constantinople et de toute l'Europe à l'époque.

Ce groupe, pratiquant une religion islamique dans ses formes externes, resta très fortement imbibé de judaïsme, et ne survécut que grâce à une endogamie stricte et un secret rigoureux. Un petit groupe se maintient à Istanbul, et Michel Grosman, à force de patience, a pu enregistrer les concernant, une cassette déjà diffusée par quelques chaînes de télévision étrangères. (10 rue Saint-Fargeau 75020 Paris, FAX (1) 40 30 04 89. 125F port inclus). Michel serait très intéressé à rencontrer un producteur de télévision en France qui voudrait programmer une émission sur le sujet avec lui et d'autres intervenants compétents. Il se tient à disposition.

¹ C.D. édité par la Junta de Castilla y León, distribué par Tecnosaga, calle Dolores Armengot 13 E 28025 Madrid.

CASSETTE AUDIO MUSIQUES CONTEMPORAINES

Judy Frankel

Elle a osé, Judy, se lancer et mettre en musique des textes modernes en judéo-espagnol, bravo. Elle y a réussi.

L'histoire est belle : Judy vit à Los Angeles, elle est compositeur de musique, interprète de chants judéo-espagnols de par le monde, et s'accompagne elle-même à la guitare dans le cadre d'une petite formation. Nous avons commenté l'un de ses disques dans la LS 7 de septembre 1993.

Rita Gabbai-Simantov est poétesse en judéo-espagnol et a fait éditer à Athènes en 1992 un petit recueil de poèmes délicats, tout simples, souvent fort émouvants appelé : *Quinientos años despues*. Nous avons publié de ses poèmes dans divers numéros de la LS.

Henriette Azen se consacre depuis de nombreuses années, avec l'aide de Haïm Vidal-Sepiha et "Vidas Largas"¹ à noter et transcrire les chansons que lui chantait sa maman, native de Tétouan et descendante d'un lignée de rabbins espagnols. Henriette, outre qu'elle chante elle-même lesdites chansons *a capella*, en a enregistré nombre, et publié un recueil en 1994 : *Kansyonero tétouanais*².

Judy donc, qui a connu Rita et Henriette au travers de la "Lettre Sépharade", prépare un disque compact comportant une chanson tétouanaise : *La vida es un pasahe*³, et diverses autres sur des poèmes contemporains, de Rita et d'autres poètes. Elle vient de nous adresser une cassette provisoire de quelques unes de ses créations et nous sommes admiratifs et comblés.

D'abord rien ne permet de différencier dans le style, dans l'esprit, les chansons traditionnelles des créations de Judy elle-même. Elle est bien dans la lignée et fait souvent preuve d'une belle imagination mélodique.

Elle chante en duo avec elle-même, superbement, souvent à la tierce et avec des variations mélodiques réussies. Nous distinguons plus particulièrement, mais c'est difficile car le choix est

assez homogène : *Hanoukah* de Lina Albukrek et *Shabat* de Rita Gabbai-Simantov, qui sont de très grande qualité, tant dans leur composition que dans leur interprétation.

Judy s'est offert de la joie en composant et interprétant. Nous, en écoutant la cassette. Nous en reparlerons à nos lecteurs lorsque le disque sera édité. □

Jean Carasso

ELLE COURT, ELLE COURT LA BERENDJENA :

Nos lecteurs se souviennent qu'en fin de la LS 16 de décembre 1995, nous avons reproduit en dernière page une chanson intitulée *Los guizados de la berendjena* racontant les sept façon de cuisiner ce délicieux légume... et nous racontions comment **Susana Weich-Shahak** l'avait recueillie.

Lisant cela, **Sophie Caplan**, parfaitement francophone et responsable de la **Société de Généalogie Juive d'Australie**, expédia la page à son cousin **Geoff Sirmai** appartenant à un groupe de chanteurs folkloriques se spécialisant dans les chansons judéo-espagnoles. La partition fut arrangée pour petit orchestre par la professeur de musique, **Winsome Evans** et vient d'être interprétée ainsi par le groupe, les 31 juillet et 1er août dans la grande salle de l'Université de Sydney dans le cadre d'une soirée *Ensalada española*. Notre chanson est devenue *Seven Ways to Cook the Aubergine* mais fut interprétée dans sa langue d'origine, parmi d'autres.

Quand on vous dit qu' "**elle court, elle court la berendjena**" !

Jean Carasso

¹ 37 rue Esquirol 75013 Paris.

² Chez l'auteur :
5 avenue du Gal Leclerc,
94200 Ivry.

³ Publiée dans la LS 7
de sept. 93.

Le présent numéro a été
saisi et composé par
Jean Carasso.
La mise en pages est due
à Sabine Locoge, sur une
maquette de Paul Bertrand.
Il a été révisé,
concernant les textes
en langue française,
par Philippe Cassuto.

Ce numéro est tiré
à 3100 exemplaires.

La Lettre
Sépharade

L'un de vos amis serait peut-être heureux de connaître
cette **Lettre Sépharade** trimestrielle

Communiquez seulement son nom et son adresse
à l'éditeur responsable :

Jean Carasso

F - 84220 - Gordes